

re hu



3893.



Leitzkau



LE PAYSAN  
PARVENU,  
OU  
LES MEMOIRES  
DE M \* \* \*.

*Par* M. DE MARIVAUX.

SECONDE PARTIE.



A LA HAYE,  
Chez C. ROGISSART & Sœurs.  
M D C C X X X I V.





LE PAYSAN  
PARVENU,  
OU  
LES MEMOIRES  
DE M \* \* \*.

---

*SECONDE PARTIE.*

**J** Ai dit dans la premiere partie  
de ma vie, que Mademoiselle  
Haberd la Cadette m'appella  
pendant que sa Sœur s'endor-  
moit.

Mon fils, me dit-elle, nous vous  
retenons; j'y ai fait consentir ma sœur,  
& je lui ai répondu de votre sagesse;  
car je crois que votre physionomie &

A 2

vos

vos discours ne m'ont point trompée ; ils m'ont donné de l'amitié pour vous, & j'espere que vous la mériterez. Vous ferez avec Catherine, qui est une bonne & vertueuse fille, & qui m'a paru aussi vous voir de bon œil ; elle vous dira de quoi nous sommes convenuës pour vous ; je pense que vous aurez lieu d'être content, & peut-être dans la suites, le ferez-vous encore davantage ; c'est moi qui vous en assure. Allez, mon fils, allez dîner, soiez toujours aussi honnête garçon que vous le paroissez ; comptez que je vous estime, & que je n'oublierai point avec quel bon cœur vous m'avez secouruë ce matin dans ma foiblesse.

Il y a des choses dont on ne peut rendre ni l'esprit ni la maniere ; & je ne scaurois donner une idée bien complete, ni de tout ce que signifioit le discours de Mademoiselle Haberd, ni de l'air dont elle me le tint. Ce qui est de sûr, c'est que son visage, ses yeux, son ton, disoient encore plus que ses paroles, ou du moins, ajoûtoient beaucoup au sens naturel de ses termes ; & je crus y remarquer une bonté, une douceur affectueuse, une prevenance  
pour

pour moi, qui auroient pû n'y pas être, & qui me surprirent en me rendant curieux de ce qu'elles vouloient dire.

Mais en attendant, je la remerciai presque dans le même goût; & lui répondis avec une abondance de cœur, qui auroit mérité correction, si mes remarques n'avoient pas été justes; & apparemment qu'elles l'étoient, puisque ma façon de répondre ne déplut point. Vous verrez dans la suites où cela nous conduira.

Je faisois ma révérence à Mademoiselle Haberd pour descendre dans la cuisine, quand un Ecclesiastique entra dans la chambre.

C'étoit le Directeur ordinaire de ces Dames; je dis ordinaire, parce qu'elles étoient amies de plusieurs autres Ecclesiastiques qui leur rendoient visite, & avec qui, par surcroît, elles s'entretenoient aussi des affaires de leur conscience.

Pour celui-ci, il en avoit la direction en chef; c'étoit l'arbitre de leur conduite.

Encore une fois, que tout ce que je dis-là, ne scandalise personne, & n'in-



duise pas à penser que je raille indistinctement l'usage où l'on est de donner sa conscience à gouverner à ce qu'on appelle des Directeurs, & de les consulter sur toutes ses actions.

Cet usage est sans doute louable & saint en lui-même, c'est bien-fait de le suivre, quand on le suit comme il faut, & ce n'est pas de cela dont je badine ; mais il y a des minuties dont les Directeurs ne devoient pas se mêler aussi sérieusement qu'ils le font, & je ris de ceux qui portent leur direction jusques-là.

Ce Directeur-ci étoit un assez petit homme, mais bien fait dans sa taille un peu ronde ; il avoit le teint frais, d'une fraîcheur reposée ; l'œil vif, mais de cette vivacité qui n'a rien d'étourdi ni d'arudent.

N'avez-vous jamais vû de ces visages qui annoncent dans ceux qui les ont, je ne sçai quoi d'accommodant, d'indulgent, & de consolant pour les autres, & qui sont comme les garants d'une âme remplie de douceur & de charité.

C'étoit-là positivement la mine de notre Directeur.

Du

Du reste, imaginez-vous des cheveux courts, dont l'un ne passe pas l'autre, qui siént on ne peut pas mieux, & qui se relevent en demi-boucles autour des jouës par un tour qu'ils prennent naturellement, & qui ne doit rien au soin de celui qui les porte; joignez à cela des lèvres assez vermeilles, avec de belles dents, qui ne sont belles & blanches à leur tour, que parce qu'elles se trouvent heureusement ainsi sans qu'on y tâche.

Tels étoient les agrémens, soit dit innocens, de cet Ecclésiastique, qui dans ses habits n'avoit pas oublié que la Religion même veut qu'on observe sur soi une propreté modeste, afin de ne choquer les yeux de personne; il excédoit seulement un peu cette propreté de devoir, mais il est difficile d'en trouver le point bien juste, de sorte que notre Ecclésiastique, contre son intention sans doute, avoit été jusqu'à l'ajustement.

Mademoiselle Haberd l'aînée, qui s'étoit assoupie, devina plus son arrivée qu'elle ne l'entendit; car il ne fit pas grand-bruit en entrant; mais une dé-

vote en pareil cas a l'ouïe bien subtile.

Celle-ci se réveilla sur le champ en fouriant de la bonne fortune qui lui venoit en dormant; j'entends une bonne fortune toute spirituelle.

Cet Ecclésiastique, pour qui j'étois un visage nouveau, me regarda avec assez d'attention.

Est-ce-là votre domestique, Messames? leur dit-il. Oui, Monsieur; c'est un garçon que nous avons d'aujourd'hui, répondit l'ainée, & c'est un service qu'il a rendu à ma sœur qui en est cause.

Là-dessus elle se mit à lui conter ce qui m'étoit arrivé avec sa cadette: & moi, je jugeai à propos de fortir pendant l'histoire.

Quand je fus au milieu de l'escalier, songeant aux regards que ce Directeur avoit jettés sur moi, il me prit envie de sçavoir ce qu'il en diroit: Catherine m'attendoit pourtant dans sa cuisine; mais n'importe, je remontai doucement l'escalier. J'avois fermé la porte de la chambre, & j'en approchai mon oreille le plus près qu'il me fut possible.

Mon aventure avec Mademoiselle Ha-

Haberd la cadette fut bien-tôt racontée, de tems en tems je regardois à travers la serrure, & de la maniere dont le Directeur étoit placé, je voyois son visage en plein, aussi-bien que celui de la sœur cadette.

Je remarquai qu'il écoutoit le recit qu'on lui faisoit, d'un maintien froid, pensif, & tirant sur l'austere.

Ce n'étoit plus cette physionomie si douce, si indulgente qu'il avoit quand il étoit entré dans la chambre; il ne faisoit pas encore la mine, mais je devinois qu'il alloit la faire, & que mon aventure alloit devenir un cas de conscience.

Quand il eut tout entendu, il baissa les yeux en homme qui va porter un jugement de consequence, & donner le resultat d'une réflexion profonde.

Et puis: Vous avez été bien vîte, Mesdames, dit-il, en les regardant toutes deux avec des yeux qui rendoient le cas grave & important, & qui dispoient mes maîtresses à le voir presque traiter de crime.

A ces premiers mots qui ne me surprirent point, car je ne m'attendois pas

à mieux, la sœur cadette rougit, prit un air embarrassé, mais à travers lequel on voyoit du mécontentement.

Vous avez été bien vîte, reprit-il encore une fois. Eh! quel mal peut-y avoir là-dedans, reprit cette cadette, d'un ton à demi timide & revolté, si c'est un honnête garçon, comme il y a lieu de le penser? Il a besoin de condition, je le trouve en chemin, il me rend un service, il me reconduit ici, il nous manque un domestique, & nous le prenons: quelle offense peut-il y avoir là contre Dieu? J'ai crû faire au contraire une action de charité & de reconnoissance.

Nous le sçavons bien, ma sœur, répondit l'aînée; mais n'importe, puisque Monsieur qui est plus éclairé que nous, n'approuve pas ce que nous avons fait, il faut se rendre. A vous dire la verité, tantôt, quand vous m'avez parlé de garder ce jeune homme; il me semble que j'y ai senti quelque repugnance; j'ai eu un pressentiment que ce ne seroit pas l'avis de Monsieur; & Dieu sçait que j'ai remis le tout à sa décision!

Ce

Ce discours ne persuadoit pas la cadette, qui n'y repondoit que par des mines qui disoient toujours, je n'y vois point de mal.

Le Directeur avoit laissé parler l'aînée sans l'interrompre, & sembloit même un peu piqué de l'obstination de l'autre.

Prenant pourtant un air tranquille & benin; ma chere Demoiselle, écoutez moi, dit-il à cette cadette; vous sçavez avec quelle affection particuliere je vous donne mes conseils à toutes deux.

Ces dernieres paroles, à toutes deux, furent partagées, de façon que la Cadette en avoit pour le moins les trois quarts & demi pour elle, & ce ne fut même que par reflexion subite, qu'il en donna le reste à l'aînée; car dans son premier mouvement, l'homme saint n'avoit point du tout songé à elle.

Vraiment, dit l'aînée, qui sentit cette inégalité de partage, & l'oubli qu'on avoit d'abord fait d'elle, Vraiment, Monsieur, nous sçavons bien que vous nous considerez toutes deux l'une autant que l'autre, & que votre pieté  
n'ad-

n'admet point de preference, comme cela est juste.

Le ton de ce discours fut un peu aigre, quoique prononcé en riant de peur qu'on n'y vît de la jalousie.

Helas! ma sœur reprit la Cadette un peu vivement; je ne l'entends pas autrement non plus, & quand même Monsieur seroit plus attaché à vous, qu'à moi, je n'y trouverois rien à redire; il vous rendroit justice; il connoît le fond de votre ame, & les graces que Dieu vous fait, & vous êtes assurément bien plus digne de son attention que moi.

Mes cheres sœurs, leur répondit là-dessus cet Ecclesiastique qui voyoit que ce petit débat venoit par sa faute, ne vous troublez point; vous m'êtes égales devant Dieu, parce que vous l'aimez également toutes deux; & si mes soins avoient à se fixer plus sur l'une que sur l'autre, ce seroit en faveur de celle que je verrois marcher le plus lentement dans la voye de son salut; sa foiblesse m'y attacheroit davantage, parce qu'elle auroit plus besoin de secours; mais, grace au Ciel, vous marchez

chez toutes deux du même pas, aucune devons ne reste en arriere; & ce n'est pas de cela dont il s'agit. Nous parlons du jeune homme que vous avez retenu (cette jeunesse lui tenoit au cœur) vous n'y voyez point de mal, j'en suis persuadé; mais daignez m'entendre.

Là il fit une petite pose comme pour se recueillir.

Et puis continuant; Dieu par sa bonté, ajouta-t'il, permet souvent que ceux qui nous conduisent ayent des lumieres qu'il nous refuse, & c'est afin de nous montrer qu'il ne faut pas nous en croire, & que nous nous égarerions si nous n'étions pas dociles.

De quelle consequence est-il me dites vous, d'avoir retenu ce garçon qui paroît sage? D'une très-serieuse consequence.

Premierement, c'est avoir agi contre la prudence humaine; car enfin, vous ne le connoissiez que de l'avoir rencontré dans la rue. Sa physionomie vous paroît bonne, & je le veux; chacun a ses yeux là-dessus, & les miens ne lui sont pas tout-à-fait aussi favorables; mais je vous passe cet article, Eh bien, depuis quand



quand sur la seule physionomie fie-t'on son bien & sa vie à des inconnus? Quand je dis son bien & sa vie, je n'exagere pas à votre égard. Vous n'êtes que trois filles toute seules dans une maison; que ne risquez vous pas, si cette physionomie vous trompe, si vous avez affaire à un aventurier, comme cela peut arriver? Qui vous a répondu de ses mœurs, de sa religion, de son caractère? Un fripon ne peut-il pas avoir la mine d'une honnête homme? A Dieu ne plaise que je le soupçonne de l'être, un fripon; la charité veut qu'on pense à son avantage: mais la charité ne doit pas aller jusqu'à l'imprudence, & ç'en est une que de s'y fier comme vous faites.

Ah! ma sœur, que ce que Monsieur dit est sensé! s'écria l'aînée à cet endroit. Effectivement ce garçon à d'abord quelque chose qui prévient, mais Monsieur a raison pourtant, à présent que j'y songe, il a un je ne sçai quoi dans le regard qui a pensé m'arrêter, moi qui vous parle.

Encore un mot, ajoûta l'Ecclesiastique en l'interrompant: Vous approuvez ce que j'ai dit; & ce n'est pourtant  
rien

rien en comparaison de ce que j'ai à vous dire.

Ce garçon est dans la première jeunesse, il a l'air hardi & dissipé, vous n'êtes pas encore dans un âge à l'abri de la censure; ne craignez vous point les mauvaises pensées qui peuvent venir là-dessus à ceux qui le verront chez vous? Ne savez vous pas que les hommes se scandalisent aisément, & que c'est un malheur terrible que d'inuire son prochain au moindre scandale? Ce n'est point moi qui vous le dis, c'est l'Évangile. D'ailleurs, mes chères sœurs; car il faut tout dire, nous-mêmes, ne sommes-nous pas foibles? que faisons nous dans la vie, que combattre incessamment contre nous, que tomber, que nous relever? Je dis dans les moindres petites choses; & cela ne doit-il pas nous faire trembler? Ah! croyez moi, n'allons point dans l'affaire de notre salut, chercher de nouvelles difficultés à vaincre; ne nous exposons point à de nouveaux sujets de foiblesse. Cet homme-ci est trop jeune; vous vivriez avec lui, vous le verriez presque à tout moment; la racine du péché est toujours

en nous, & je me défie déjà ( je suis obligé de vous le dire en conscience, ) je me défie déjà, de la bonne opinion que vous avez de lui, de cette affection obstinée que vous avez déjà prise pour lui; elle est innocente, le fera-t-elle toujours? Encore une fois, je m'en méfie. J'ai vue Mademoiselle Haberd, ajouta-t'il, en regardant la sœur Cadette, n'être pas contente des sentimens que j'ai d'abord marqués là-dessus; d'où vient cet entêtement dans son sens, cet éloignement pour mes idées, elle que je n'ai jamais vû résister un instant aux conseils, que ma conscience ma dicté pour la seureté de la sienne? Je n'aime point cette disposition d'esprit là, elle m'est suspecte; on diroit que c'est un piège que le démon lui tend; & dans cette occurrence, je suis obligé de vous exhorter à renvoyer ce jeune homme; dont la mine au surplus ne me revient point autant qu'à vous; & je me charge de vous donner un domestique de ma main, c'est un peu d'embarras pour moi; mais Dieu m'inspire de le prendre; & je vous conjure, en son nom, de vous laisser conduire. Me le promettez-vous?

Pour

Pour moi, Monsieur dit l'aînée avec une entière abandon à ses volontés, je vous répons que vous êtes le maître, & vous verrez quelle est ma soumission; car dès cet instant, je m'engage à n'exiger aucun service du jeune homme en question, & je ne doute pas que ma sœur ne m'imite.

En vérité, reprit la Cadette avec un visage presqu'allumé de colere; je ne sçai comment prendre tout ce que j'entends. Voilà déjà ma sœur liguée contre moi; la voilà charmée du tort imaginaire qu'on me donne, & ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle est de cette façon-là à mon égard, puisqu'il faut le dire, & que la maniere dont on me parle, m'y force; elle ne doute pas, dit-elle, que je ne me conforme à sa conduite, eh! je n'ai jamais fait autre chose depuis que nous vivons ensemble; il a toujours fallu plier sous elle pour avoir la paix; Dieu sçait sans reproche, combien de fois je lui ai sacrifié ma volonté, qui n'avoit pourtant point d'autre défaut que de n'être pas la sienne; & franchement, je commence à me lasser de cette sujétion que je ne lui dois point.

*II. Partie.*

B

Oui,

Oui, ma sœur, vous ferez de ce que je vous dis, l'usage qu'il vous plaira; mais vous avec l'humeur haute, & c'est de cette humeur-là dont il seroit à propos que Monsieur s'allarmât pour vous, & non pas de l'action que j'ai faite en amenant ici un pauvre garçon à qui j'ai peut être obligation de la vie, & qu'on veut que j'en récompense en le chassant, après que nous lui avons toutes deux donné parole de le garder. Monsieur m'objecte qu'il n'a point de répondant; mais ce jeune homme m'a dit qu'il en trouveroit, si nous en voulions, ainsi cette objection tombe. Quant à moi à qui il a rendu un si grand service, je ne lui dirai point de s'en aller, ma sœur, je ne scaurois.

Eh bien ma sœur, reprit l'ainée, je me charge, si vous me le permettez, de le congédier pour vous, sans que vous vous en mêliez, avec promesse de ma part, de réparer mes hauteurs passées, par une condescendance entiere pour vos avis, quoique vous ne soyiez que ma cadette; si vous aviez eu la charité de m'avertir de mes défauts je m'en serois peut être corrigée avec l'aide de Dieu,  
&

& des prieres de Monsieur, qui ne m'a pourtant jamais reprise de cette hauteur dont vous parlez ; mais comme vous avez plus d'esprit qu'une autre, plus de pénétration, vous ne sçauriez vous être trompée, & je suis bien heureuse que vous apperceviez en moi ce qui est échapé à la prudence de Monsieur même.

Je ne suis pas venu ici, dit alors l'Ecclésiastique, en se levant d'un air dépité, pour semer la zizanie entre vous, Mesdemoiselle ; & dès que je laisse subsister les défauts de Mademoiselle votre sœur, que je ne suis pas assez éclairé pour les voir ! que d'ailleurs, mes avis sur votre conduite ne vous paroissent pas justes ; je conclus que je vous suis inutile, & qu'il faut que je me retire.

Comment ! Monsieur, vous retirer, s'écria l'aînée, Ah ! Monsieur, mon salut m'est encore plus cher que ma sœur, & je sens bien qu'il n'y a qu'avec un aussi saint homme que vous, que je le puis faire. Vous retirer, mon Dieu ! Non, Monsieur, c'est d'avec ma sœur qu'il faut que je me retire. Nous pouvons vivre séparément l'une de l'autre,

B 2 elle

elle n'a que faire de moi, ni moi d'elle; qu'elle reste, je lui cède cette maison-ci, & je vais de ce pas m'en chercher une autre, où j'espère de votre pitié, que vous voudrez bien me continuer les visites que vous nous rendez ici; Eh! Juste Ciel! où en sommes nous?

L'Ecclesiastique ne répondit rien à ce dévot & même tendre emportement, qu'on marquoit en sa faveur. Ne conserver que l'aînée, c'étoit perdre beaucoup. Il me sembla qu'il étoit extrêmement embarrassé, & comme la scène menaçoit de devenir bruyante par les larmes que l'aînée commençoit à répandre, & par les éclats de voix dont elle remplissoit la Chambre. Je quittai mon poste, & descendis vite dans la Cuisine où il y avoit près d'un quart-d'heure que Catherine m'attendoit pour dîner.

Je n'ai que faire, je pense, d'expliquer pourquoi le Directeur opinoit sans quartier pour ma sortie, il leur avoit dit dans son sermon, qu'il étoit indécemment que je demeurasse avec elles; mais je croi qu'il auroit passé là-dessus; qu'il

qu'il n'y auroit pas même songé, sans un autre motif que voici; c'est qu'il voyoit la sœur cadette obstinée à me garder, cela pouvoit signifier qu'elle avoit du goût pour moi: ce goût pour moi auroit pû la dégoûter d'être dévote, & puis d'être soumise, & adieu l'autorité du Directeur: & on aime à gouverner les gens, il y a bien de la douceur à les voir obéissans & attachés; à être leur Roi, pour ainsi dire, & un Roi souvent d'autant plus cheri qu'il est inflexible & rigoureux.

Après cela, j'étois un gros garçon de bonne mine, & peut-être sçavoit-t'il que Mademoiselle Haberd n'avoit point d'antipathie pour les beaux garçons; car enfin, un Directeur sçait bien des choses! Retournons à notre Cuisinie.

Vous avez été bien long-tems à venir, me dit Catherine qui m'y attendoit en fillant, & en faisant chauffer notre potage: de quoi parliez-vous donc tous si haut dans la chambre? j'ai entendu quelqu'un qui crioit comme un Aigle? Hé! tenez, écoutez le beau tintamarre qu'elles font encore? Est-ce que nos Demoiselles se querellent!



Ma foi, Madame Catherine, je n'en ſçai rien, lui dis-je; mais elles ne peuvent pas ſe quereller car, ce ſeroit offeuder Dieu, & elles ne ſont pas capables de cela.

Oh! que ſi, reprit-elle; ce ſont les meilleurs filles du monde; cela vit comme des Saintes; mais c'eſt juſtement à cauſe de leur ſainteté, qu'elles ſont mutines entr'elles-deux; cela fait qu'il ne ſe paſſe pas de jour, qu'elles ne ſe chamailent ſur le bien, ſur le mal, à cauſe de l'amour de Dieu qui les rend ſcrupuleuſes; & quelquefois j'en ai ma part auſſi moi; mais je me moque de cela; je vous les rembarre qu'il n'y manque rien; je hauſſe le coude & puis je m'en vais, & Dieu par-deſſus tout: allons, mangeons, ce ſera autant de fait.

Ce que le Directeur avoit dit de moi, ne m'avoit pas ôté l'apétit: En arrive ce qui pourra, diſois-je en moi-même; mettons toujours ce dîné à l'abri du naufrage.

Là-deſſus, je doublois les morceaux, & j'entamois la cuiſſe d'un excellent lapreau, quand le bruit d'enhaut redoubla juſqu'à dégénérer en charivari.

A qui diantre en ont-elles donc? dit  
Cathe-

Catherina la bouche pleine: On diroit qu'elles s'égorgent.

Le bruit continua ; Il faut que j'y monte, dit-elle ; je gage que c'est quelque cas de conscience, qui leur tourne la cervelle. Bon ! lui dis-je : un cas de conscience est-ce qu'il n'y a pas un Casuiste avec elles ? Il peut bien mettre le hola ; il doit sçavoir la Bible, & l'Evangile par cœur : Hé ? oüi, medit-elle en se levant, mais cette Bible & cet Evangile ne répondent pas à toutes les fantaisies musquées des gens, & nos bonnes Maîtresses en ont je ne sçai combien de celles-là ; attendez-moi en mangeant, je vais voir ce que c'est, & elle monta.

Pour moi je suivis ses ordres à la lettre, & je continuai de dîner comme elle me l'avoit recommandé, d'autant plus que j'étois bien aise, comme je l'ai déjà dit, de me munir toujours d'un bon repas, dans l'incertitude où j'étois de ce qui pourroit m'arriver de tout ce tapage.

Cependant Catherine ne revenoit point, & j'avois achevé de dîner ; j'entendois quelquefois sa voix primer sur

celles des autres; elle étoit reconnoiffable par un ton brusque & décifif; le bruit continuoit & même augmentoit.

Je regardois mon paquet que j'avois porté le même jour dans cette Maison, & qui étoit resté dans un coin de la cuisine: j'ai bien la mine de te reporter, disois-je en moi-même, & j'ai bien peur que ceci n'arrête tout court les bons gages qu'on m'a promis, & qui courent de ce matin.

C'étoit-là les pensées dont je m'entretenois, quand il me sembla que le tintamarre baiffoit.

Un moment après, la porte de la chambre s'ouvrit, & quelqu'un descendit l'escalier. Je me mis à l'entrée de la cuisine pour voir qui sortoit: c'étoit notre Directeur.

Il avoit l'air d'un homme dont l'ame est en peine; il descendoit d'un pas mal assuré.

Je voulus repouffer la porte de la cuisine, pour m'épargner le coup de chapeau qu'il auroit fallu lui donner, en me montrant, mais je n'y gagnai rien, car il la r'ouvrit, & entra.

Mon garçon, me dit-il en rappel-  
lant

lant à lui toutes les ressources de son art, je veux dire de ces tons dévots & pathétiques, qui font sentir que c'est un homme de bien qui vous parle.

Mon garçon, vous êtes ici la cause d'un grand trouble. Moi! Monsieur, lui répondis-je. Hé! je ne dis mot; je n'ai pas prononcé quatre paroles là-haut depuis que je suis dans la maison.

N'importe, mon enfant, repartit-il, je ne vous dis pas que ce soit vous qui fassiez le trouble, mais c'est vous qui en êtes le sujet, & Dieu ne vous demande pas ici, puisque vous en bannissez la paix, sans y contribuer que de votre présence.

Une de ces Demoiselles vous souffre volontiers, mais l'autre ne veut point de vous: ainsi vous mettez la division entr'elles, & ces filles pieuses, qui, avant que vous fussiez ici, ne disputoient que de douceur, de complaisance, & d'humilité l'une avec l'autre, les voilà qui vont se séparer pour l'amour de vous; vous êtes la pierre de scandale pour elles; vous devez vous regarder comme l'instrument du Démon; c'est

de vous dont il se sert pour les défunir, pour leur enlever la paix dans laquelle elles vivoient, en s'édifiant réciproquement. A mon égard, j'en ai le cœur faisi, & je vous declare de la part de Dieu, qu'il vous arrivera quelque grand malheur, si vous ne prenez pas votre parti. Je suis bien aise de vous avoir rencontré en m'en allant; car si j'en juge par votre physionomie, vous êtes un garçon sage & de bonnes mœurs, & vous ne résisterez pas aux conseils que je vous donne pour votre bien, & pour celui de tout le monde ici.

Moi! Monsieur, un garçon de bonnes mœurs? lui dis-je, après l'avoir écouté d'un air distrait & peu touché de son exhortation. Vous dites que vous voyez à ma physionomie que je suis sage? Non, Monsieur, vous vous méprenez, vous ne songez pas à ce que vous dites; je vous soutiens que vous ne voyez point cela sur ma mine; au contraire, vous me trouvez l'air d'un fripon qui n'aura pas les mains engourdis pour emporter l'argent d'une maison; il ne faut pas se fier à moi, je pourrois fort bien couper la gorge aux gens pour  
avoir

avoir leur bourse : Voilà ce qui vous en femble.

Eh ! qui est-ce qui vous dit cela , mon enfant ? me répondit-il en rougissant. Oh ! repris-je , je parle d'après un habile homme qui m'a bien envisagé , Dieu lui inspire que je ne vaux rien. Vous faites le discret ; mais je sçais bien votre pensée. Cet honnête homme a dit aussi , que je suis trop jeune , & que si ces Demoiselles me gardoient , cela feroit venir de mauvaises pensées aux voisins. Sans compter que le Diable est un éveillé qui pourroit bien tenter mes Maîtresses de moi ; car je suis un vaurien de bonne mine. N'est-ce pas Monsieur le Directeur ? Je ne sçai ce que cela signifie , me dit-il , en baissant les yeux.

Oh ! que si , lui répondis-je. Ne trouvez-vous pas encore que Mademoiselle Haberd la cadette m'affectionne déjà trop à cause du service que je lui ai rendu ? Il y a peut-être un peché là-dessous qui veut prendre racine , voyez-vous. Il n'y a rien à craindre pour l'aînée , elle est bien obéissante celle-là ; je pourrois rester s'il n'y avoit qu'elle , ma mine ne  
la

la dérange point, car elle veut bien qu'on me chaffe; mais cette cadette fait l'opiniâtre, c'est mauvais signe, elle me voudroit trop de bien, & il faut qu'elle n'ait de l'amitié qu'en vers son Directeur pour le salut de sa conscience, & pour le contentement de la vôtre. Prenez-y garde pourtant; car, a propos de conscience, sans la bonté de la vôtre, la paix de Dieu seroit encore ici; vous le sçavez bien, Monsieur le Directeur.

Qu'est-ce que c'est donc que ce langage? dit-il alors. Tant y a lui, répondis-je, que Dieu ne veut pas qu'on cherche midi à quatorze heures? Révez à cela: quand vous prêchiez ces Demoiselles, je n'étois pas loin de la Chaire. Pour ce qui est de moi, je n'y entends point finesse; je ne sçauois gagner ma vie à gouverner les filles, je ne suis pas si aise, & je la gagne à faire le tracas des maisons; que chacun dans son métier aille aussi droit que moi. Il m'est avis que le vôtre est encore plus casuel que le mien, & je ne suis pas aussi friand de ma condition que vous l'êtes de la vôtre. Je ne ferai jamais donner  
con-

congé à personne , de peur d'avoir le mien.

Notre homme à ce discours me tourna le dos , sans me répondre , & se retira.

Il y a de petites verités contre lesquelles on n'est point en garde. Sa confusion ne lui donna pas le tems d'ajuster sa replique , & le plus court étoit de se sauver.

Cependant Catherine ne revenoit point , & je fus bien encore un quart d'heure à l'attendre ; enfin , elle descendit , & je la vit entrer en levant les mains au Ciel , & en s'écriant : Hé ! mon bon Dieu ! Qu'est-ce que c'est que tout cela ?

Quoi ! lui dis-je , Madame Catherine , c'est-on battu là haut ? quelqu'un est-il mort ? C'est notre menage qui se meurt , mon pauvre garçon , me dit-elle : le voilà qui s'en va.

Hé ! qui est-ce qui l'a tué ? lui dis-je. Helas ! reprit-elle , c'est scrupule qui s'est mis après , par le moyen d'une prédication de Monsieur le Directeur. Il y a long-tems , que j'ai dit que cet homme-là lanternoit trop après les consciences.

Mais



Mais encore , de quoi s'agit-il ? lui dis-je: Que tout est chut , reprit-elle , & que nos Demoiselles ne peuvent plus gagner le Ciel ensemble ; conclusion , que c'est une affaire faite ; notre Demoiselle la cadette va louer une autre maison , & elle m'a dit que tu l'attendes , pour aller avec elle , & vous n'avez qu'à m'attendre tous deux ; cette aînée est une pigrieche , moi , j'ai la tête près du bonnet , jamais les Prêtres n'ont pû me guerir de cela , car je suis Picarde: cela vient du terroir , & comme deux têtes ne valent rien dans une maison , il faudra que j'aille porter la mienne avec la cadette qui n'en a point.

A peine Catherine achevoit-elle ce discours , que cette cadette parut.

Mon enfant , m<sup>e</sup> dit-elle , en entrant , ma sœur ne veut pas que vous restiez ici , mais moi je vous garde , elle ; & l'Ecclesiastique qui sort , viennent de me dire là-dessus des choses qui m'y engagent , & vous profiterez de l'imprudence choquante avec laquelle on m'a parlé. C'est moi qui vous ai produit ici , je vous ai d'ailleurs obligation :  
ainsi

ainsi vous me suivrez. Je vais de ce pas chercher un appartement : venez m'aider à marcher ; car je ne suis pas encore trop forte.

Allons, Mademoiselle, lui dis-je, il n'y a que vous qui êtes ma Maîtresse ici, & vous serez contente de mon service assurément.

Mademoiselle, dit alors Catherine ; nous ne nous quitterons pas non plus, entendez-vous ? Je vous ferai ailleurs d'aussi bonnes fricassées qu'ici. Que notre aînée s'accommode, je commencerai à en être bien lassé ; ce n'est jamais fini avec elle, tantôt il y a trop de ci, tantôt il y a trop de çà : pardi, allez, sans vous il y auroit long-tems que j'aurois planté-là sa cuisine ; mais vous êtes douce, on est Chrétienne, & on prend patience, & puis je vous aime.

Je vous remercie de ce sentiment-là, dit Mademoiselle Haberd, & nous verrons comment nous ferons, quand j'aurai arrêté une maison. J'ai beaucoup de meubles ici, je n'en puis sortir que dans deux ou trois jours, & nous aurons le tems de nous ajuster : Allons,  
Ja-

Jacob, partons. C'étoit le nom que j'avois pris, & dont cette Demoiselle se souvint alors.

Sa réponse, à ce qu'il me parut, déconcerta un peu Dame Catherine, & toute prompte qu'elle étoit ordinairement à la repartie, elle n'en trouva point alors, & demeura muette.

Pour moi, je vis très-bien que Mademoiselle Haberd n'avoit pas dessein qu'elle fût des nôtres; & à dire la vérité, il n'y a pas grande perte; car quoi qu'elle bredouillât plus de prières en un jour qu'il n'en eût fallu pour un mois, si elles avoient été conditionnées de l'attention nécessaire, ce devoit être ordinairement la plus revêche & la plus brutale créature dont on pût se servir. Quand elle vous disoit une douceur, c'étoit du ton dont les autres querellent.

Mais laissons la boudier de la réponse que Mademoiselle Haberd lui avoit faite.

Nous partîmes elle & moi, elle me prit sous le bras, & de ma vie je n'ai aidé quelqu'un à marcher d'aussi bon cœur que je le fis alors. Le procédé  
de

de cette bonne Demoiselle m'avoit gagné. Y a-t-il rien de si doux que d'être sûr de l'amitié de quelqu'un, & j'étois sûr de la sienne, absolument sûr; & même de cette amitié, dont je ne doutois pas, je ne scaurois dire comment je la comprenois; mais dans mon esprit, je la faisois d'une espece très-flateuse; elle me touchoit plus que n'auroit dû faire une bienveillance ordinaire. Je lui trouvois des agrémens que cette dernière n'a pas, & j'en témoignoïis ma reconnoissance d'une maniere assez particuliere à mon tour; car il s'y méloit quelque chose de caressant.

Quand cette Demoiselle me regardoit, je prenois garde à moi, j'ajustois mes yeux; tous mes regards étoient presque autant de complimens, & cependant je n'aurois pû moi-même rendre aucune raison de tout cela; car ce n'étoit que par instinct que j'en agissois ainsi, & l'instinct ne débrouille rien.

Nous étions déjà à cinquante pas de la maison, & nous n'avions pas encore dit une parole; mais nous marchions de bon cœur. Je la soutenois avec joye, & le soutien lui faisoit plaisir: Voilà du

*II. Partie.*

C

moins

moins ce que je sentoïis, & je ne me trompois pas.

Pendant que nous avançons sans parler, ce qui venoit, je croi, de ne sçavoir par où commencer pour entamer la conversation. J'apperçus un écriteau qui annonçoit à peu près ce qu'il falloit d'appartemens à Mademoiselle Haberd, & je faisîs ce prétexte pour rompre un silence, dont suivant toute apparence, nous étions tous deux embarrassés.

Mademoiselle, lui dis-je, voulez-vous voir ce que c'est que cette maison-ci? Non mon enfant; me répondit-elle, je serois trop voisine de ma sœur; allons plus loin, voyons dans un autre quartier.

Eh! mon Dieu, repris-je, Mademoiselle: Comment est-ce donc que cette sœur a fait pour se brouïller avec vous, vous qui êtes si douce? car on vous aimeroit quand on seroit un Turc. Moi, par exemple, qui ne vous ai vû que d'aujourd'hui, je n'ai jamais eu le cœur si content.

Tout de bon! Jacob, me dit-elle. Oh! pardi, Mademoiselle, lui dis-je, cela est aisé à connoître, il n'y a qu'à  
me

me voir. Tant mieux, me dit-elle, & tu fais bien; car tu m'as plus d'obligations que tu ne penses.

Tant mieux aussi, lui dis-je; car il n'y a rien qui fasse tant de plaisir, que d'avoir obligation aux personnes qui vous ont gagné l'ame.

Eh bien, me dit-elle, apprens, Jacob, que je ne me sépare d'avec ma sœur qu'à cause de toi. Je te le repete encore; tu m'as secouru tantôt avec tant d'empressement, que j'en ai été sérieusement touchée.

Quel bonheur pour moi! repris-je, avec un geste qui me fit un peu serrer le bras que je lui tenois. Dieu soit loué d'avoir adressé mon chemin sur le Pont-Neuf! Pour ce qui est du secours que je vous ai donné, il n'y a pas tant à se récrier, Mademoiselle; car qui est-ce qui pourroit voir une personne comme vous se trouver mal, sans en être en peine? J'en ai été tout en frayeur. Tenez, ma Maîtresse, je vous demande pardon de mes paroles; mais il y a des gens qui ont une mine qui rend tous les passans leurs bons amis, & de ces mines-là, votre mere, de sa

grace, vous en a donné une.

Tu t'expliques plaisamment, me dit-elle; mais si naïvement que tu plais. Dis-moi, Jacob, que font tes parens à la campagne? Helas! Mademoiselle, lui dis-je, ils ne font pas riches; mais pour honorables, oh c'est la crème de notre Paroisse; il n'y a pas à dire non. Pour ce qui est de la Profession, mon pere est le Vigneron & le Fermier du Seigneur de notre Village. Mais je dis mal, je ne sçai plus ce qu'il est, il n'y a plus ni vignes ni ferme; car notre Seigneur est mort, & c'est de son logis de Paris que je fors. Pour ce qui est de mes autres parens; ce n'est pas du fretin non plus, on les appelle Monsieur & Madame. Hors une tante que j'ai qui ne s'appelle que Mademoiselle, faute d'avoir été mariée au Chirurgien de notre pays, qui ne put achever la nôce à cause qu'il mourut; & par dépit de cette mort, ma tante s'est mise à être Maîtresse d'Ecole de notre Village; on la saluë, il faut voir! Outre cela, j'ai deux oncles, dont l'un est Curé, qui a toujours de bon vin chez lui, & l'autre a pensé l'être plus de trois fois; mais  
il

il va toujours son train de Vicaire en attendant mieux. Le Tabellion de chez nous est aussi notre Cousin pour le moins, & même on dit par le pays, que nous avons eu une grande mere qui étoit la fille d'un Gentilhomme: il est vrai, pour n'en pas mentir, que c'étoit du côté gauche; mais le côté droit n'en est pas loin; on arrive en ce monde du côté qu'on peut, & c'est toujours de la Noblesse à gauche. Au reste, ce sont tous de braves gens; & voilà au juste tout le compte de la parenté, sinon que j'oublie un petit marmot de Cousin qui ne fait encore rien que d'être au mail-  
lot.

Eh bien, reprit Mademoiselle Haberd, on peut appeller cela une bonne famille de campagne, & il y a bien des gens qui font figure dans le monde, & qui n'ont pas une si honnête origine. Nous autres, par exemp'e, nous en avons une comme la vôtre, & je ne m'en tiens pas deshonorée. Notre pere étoit le fils d'un gros fermier dans la Beauce qui lui laissa de quoi faire un grand négoce, & nous sommes restées ma sœur & moi fort à notre aise.



Cela se connoît fort bien , lui dis-je , au bon ménage que vous tenez , Mademoiselle , & j'en suis ravi pour l'amour de vous qui mériteriez d'avoir toutes les métairies de la Ville & Fauxbourgs de Paris ; mais cela me fait songer que c'est grand dommage que vous ne laissiez personne de votre race ; il y a tant de mauvaise graine dans le monde , que c'est peché de n'en pas porter de bonne quand on le peut , l'une raccommode l'autre , & les galans ne vous auroient non plus manqué que l'eau à la riviere.

Peut-être bien , me dit elle en riant ; mais il n'est plus tems ; ils me manqueroient aujourd'hui mon pauvre Jacob.

Ils vous manqueroient , m'écriai-je. Oh ! que nenni , Mademoiselle ; il faudroit donc pour cet effet que vous missiez un crêpe sur votre visage ? car tant qu'on le verras , c'est du miel qui fera venir les mouches. Jerni de vie , qui est-ce qui ne voudroit pas marier sa mini avec la vôtre , quand même ce ne seroit pas par devant Notaire ? Si j'étois aussi-

aussi-bien le fils d'un pere qui eût été l'enfant d'un gros fermier de la Beauce, & qui eût pû faire le négoce: Ah pardi nous verrions un peu, si ce minois-là passeroit son chemin sans avoir affaire à moi.

Mademoiselle Haberd ne répondoit à mes discours, qu'en riant presque de toute sa force, & c'étoit d'un rire qui venoit moins de mes plaisanteries, que des éloges qu'elles contenoient. On voyoit que son cœur sçavoit bon gré au mien de ses dispositions.

Plus elle rioit, plus je poursuivois. Petit à petit, mes discours augmentoient de force; d'obligeans, ils étoient déjà devenus flatteurs, & puis quelque chose de plus vif encore, & puis ils approchoient du tendre; & puis ma foi, c'étoit de l'amour, au mot près que je n'avanturai point, parce que je le trouvois trop gros à prononcer; mais je lui en donnois bien la valeur, & de reste.

Elle ne faisoit pas semblant d'y prendre garde, & laissoit tout passer, sous prétexte du plaisir innocent qu'elle prenoit à ma naïveté.

Je profitai fort bien de son hypocrite façon de m'entendre. J'ouvris alors les yeux sur ma bonne fortune, & je conclusai sur le champ, qu'il falloit qu'elle eût du penchant pour moi, puisqu'elle n'arrêtoit pas des discours aussi tendres que les miens.

Rien ne rend si aimable que de se croire aimé; & comme j'étois naturellement vif, que d'ailleurs ma vivacité m'emportoit, & que j'ignorois l'art des détours; qu'enfin, je ne mettois pas d'autre frein à mes pensées, qu'un peu de retenue mal adroite, que l'impunité diminoit à tout moment, je laissois échaper des tendresses étonnantes, & cela avec un courage, avec une ardeur qui persuadoient du moins que je disois vrai, & ce vrai là plait toujours, même de la part de ceux qu'on n'aime point.

Notre conversation nous intéressa tant tous deux, que nous en avions oublié la maison qu'elle vouloit louer.

A la fin pourtant, l'embarras que nous trouvâmes dans une rue, nous força de nous interrompre, & je remarquai que Mademoiselle Haberd  
 avoit

avoit les yeux bien plus gais qu'à l'ordinaire.

Pendant cet embarras de ruë, elle vit à son tour uu écriteau. J'aime assez ce quartier-ci, me dit elle (c'étoit du côté de Saint Gervais) voici une maison à louer, allons voir ce que c'est. Nous y entrâmes effectivement, & nous demandâmes à voir l'appartement qui étoit à louer.

La Propriétaire de cette maison y avoit son logement, elle vint à nous.

C'étoit la veuve d'un Procureur qui lui avoit laissé assez abondamment de quoi vivre, & qui vivoit à proportion de son bien. Femme avenante au reste, à peu près de l'âge de Mademoiselle Haberd, aussi fraîche, & plus grasse qu'elle; un peu commere par le babil, mais commere d'un bon esprit, qui vous prenoit d'abord en amitié, qui vous ouvroit son cœur, vous contoit ses affaires, vous demandoit les vôtres, & puis revenoit aux siennes, & puis à vous. Vous parloit de sa fille, car elle en avoit une; vous apprenoit qu'elle avoit dix-huit ans, vous racontoit les accidens de son bas âge, ses maladies; tomboit ensuite sur

le chapitre de défunt son mari, en prenoit l'histoire du tems qu'il étoit garçon, & puis venoit à leurs amours, disoit ce qu'ils avoient duré, passoit de-là, à leur mariage, ensuite au récit de la vie qu'ils avoient mené ensemble; c'étoit le meilleur homme du monde! très-appliqué à son Etude; aussi avoit-il gagné du bien par sa sagesse & par son économie: Un peu jaloux de son naturel, & aussi parce qu'il l'aimoit beaucoup; sujet à la gravelle; Dieu sçait ce qu'il avoit souffert! les soins qu'elle avoit eu de lui: enfin, il étoit mort bien chrétiennement. Ce qui se disoit en s'effuyant les yeux qui en effet larmoyoit, à cause que la tristesse du récit le vouloit, & non pas à cause de la chose même; car de-là, on alloit à un accident de ménage qui demandoit d'être dit en riant, & on rioit.

Pour faire ce portrait-là au reste, il ne m'en a coûté que de me ressouvenir de tous les discours que nous tint cette bonne Veuve, qui après que nous eûmes vû l'appartement en question, & en attendant que nous convinssions du prix sur lequel il y avoit dispute, nous  
fit

fit entrer dans une chambre où étoit sa fille ; nous fit asseoir amicalement, se mit devant nous, & là, nous accabla, si cela se peut dire, de ce déluge de confiance & de recits que je vous rapporte ici.

Son babil m'ennuya beaucoup moi, mais il n'empêcha pas que son caractère ne me plût, parce qu'on sentoit qu'elle ne jasoit tant, que parce qu'elle avoit l'innocente foiblesse d'aimer à parler, & comme qui diroit une bonté de cœur babillarde.

Elle nous offrit la collation, la fit venir quoique nous la refusassions, nous fit manger sans que nous en eussions envie, & nous dit qu'elle ne nous laisseroit pas sortir que nous ne fussions d'accord. Je dis nous ; car on se rappellera que j'avois un habit uni & sans livrée que m'avoit fait faire la femme du Seigneur de notre Village ; & dans cet équipage dont j'avois l'aspect, avec la physionomie que je portois, on pouvoit me prendre ou pour un garçon de boutique, ou pour un parent de Mademoiselle Haberd. Et la maniere simple, quoiqu'honnête dont  
elle

elle étoit elle-même vêtue, permettoit qu'on me fît cet honneur-là, d'autant plus que dans la conversation, cette Demoiselle se tournoit souvent de mon côté, d'un air amical & familier; & moi je m'y conformois, comme si elle m'avoit donné le mot.

Pour en agir ainsi, elle avoit ses raisons que je ne penetrais pas encore, mais sans m'en embarasser, je prenois toujours & j'étois charmé de son procédé.

La séance dura bien deux bonnes heures, un peu par la faute de Mademoiselle Haberd qui ne haïssoit pas les entretiens diffus, & qui y perdoit son tems assez volontiers. Il faut bien se sentir de ce qu'on est: toute femme a du caquet, ou s'amuse avec plaisir de celui des autres; l'amour du babil est un tribut qu'elle paye à son sexe. Il y a pourtant des femmes silencieuses, mais je crois que ce n'est point par caractère qu'elles le sont; c'est l'expérience ou l'éducation qui leur ont appris à le devenir.

Enfin, Mademoiselle Haberd se ressouvent que nous avions du chemin à faire

faire pour nous en retourner ; elle se leva.

On parla encore assez long-tems debout, après quoi elle s'approcha de la porte, où se fit une autre station, qui enfin termina l'entretien, & pendant laquelle Mademoiselle Haberd caressée, flattée sur son air doux & modeste, sur l'opinion qu'on avoit de ses bonnes qualités, morales & chrétiennes, de son aimable caractère, conclut aussi le marché de l'appartement.

Il fut arrêté qu'elle y viendroit loger trois jours après, on ne demanda ni avec qui, ni combien elle avoit de personnes qui la suivroient ; c'est une question qu'on oublia dans le nombre des choses qui furent dites. Ce qui fut fort heureux ; car on verra que Mademoiselle Haberd auroit été très-embarrassée s'il avoit fallu répondre sur le champ là-dessus.

Nous voilà donc en chemin pour nous en retourner ; je passe une infinité de choses que nous nous dîmes encore Mademoiselle Haberd & moi. Nous parlâmes de l'hôtesse chez qui nous devions loger.

J'ai



J'aime certe femme-là, me dit-elle, il y a apparence que nous serons bien chez elle, & il me tarde déjà d'y être : il ne s'agit plus que de trouver une cuisiniere; car je t'avouë, Jacob, que je ne veux point de Catherine; elle a l'esprit rude & difficile, elle seroit toujours en commerce avec ma sœur, qui est naturellement curieuse (sans compter que toutes les devotes le sont; elles se dédommagent des péchés qu'elles ne font pas, par le plaisir de sçavoir les péchés des autres; c'est toujours autant de pris, & c'est moi qui fais cette reflexion-là, ce n'est pas Mademoiselle Haberd, qui continuant à me parler de sa sœur, me dit: Puisque nous nous séparons, il faut que la chose soit sans retour, voilà qui est fini; mais tu ne sçais pas faire, la cuisine, & quand tu la sçaurois faire, mon intention n'est pas de t'employer à cela.

Vous m'employerez à tout ce qui vous plaira, lui dis-je: mais puisque nous discourons sur ce sujet, est-ce que vous songez pour moi à quelqu'autre ouvrage?

Ce n'est pas ici le lieu de te dire mes  
pen-

pensées, reprit-elle, mais en attendant, tu as dû remarquer que je n'ai rien dit chez notre Hôteſſe qui pût te faire connoître pour un domestique; elle n'aura pas non plus deviné sur ton habit que tu en es un; ainsi je te recommande quand nous irons chez elle, de regler tes manieres sur les miennes. Ne m'en demande pas aujourd'hui davantage; c'est-là tout l'éclairciſſement que je puis te donner à present.

Que le Ciel benisse les volontés que vous avez, répondis-je, enchanté de ce petit discours qui me parut d'un bon pronostic: mais écoutez, Mademoiselle, il faut encore ajuster une autre affaire; on pourra s'enquêter à moi de ma personne, & me dire, qui êtes-vous? Qui n'êtes vous pas? Or, à votre avis, qui voulez-vous que je sois? Voilà que vous me faites un Monsieur; mais ce Monsieur, qui sera-ce? Monsieur Jacob? Cela va-t-il bien? Jacob est mon nom de baptême, il est beau & bon ce nom-là; il n'y a qu'à le laisser comme il est, sans le changer contre un autre qui ne vaudroit pas mieux; ainsi je m'y tiens; mais j'en ai besoin  
d'un

d'un autre ; on appelle notre père le bon homme la Vallée, & je serai Monsieur de la Vallée son fils, si cela vous convient.

Tu as raison, me dit-elle en riant, tu as raison Monsieur de la Vallée, appelle-toi ainsi : il n'y a pas encore là tout, lui dis-je ; si on me dit, Monsieur de la Vallée, que faites-vous chez Mademoiselle Haberd ? Que faut-il que je reparte ?

Hé bien ! me répondit-elle, la difficulté n'est pas grande ; je ne laisserai pas long-tems les choses indécises ; & dans l'appartement que je viens de prendre, il y a une chambre très-éloignée de l'endroit que j'abiterai, tu feras là à part, & déceimment sous le titre d'un parent qui vit avec moi, & qui me secourre dans mes affaires ; d'ailleurs, comme je te dis, nous nous mettrons bien-tôt tout-à-fait à notre aise sur cet article-là ; quelques jours suffiront pour me déterminer à ce que je médite, & il faut se hâter ; car les circonstances ne permettent pas que je differe. Ne parles de rien au logis de ma sœur, & vis à ton ordinaire durant le peu de  
tems

tems que nous y ferons; retournes de demain chez notre Hôteffe, elle me paroît obligeante; tu la prieras de vouloir bien nous chercher une cuisiniere, & si elle te fait des questions qui te regardent; réponds-y suivant ce que nous venons de dire; prends le nom de la Vallée, & fois mon parent; tu as assez bonne mine pour cela.

Vertubleu! que je suis aisé de toute cette manigance-là! m'écriai-je: que j'ai de joye qui me trote dans le cœur sans sçavoir pourquoi; je serai donc votre cousin? Pourtant, ma cousine, si on me mettoit à même de prendre mes qualités, ce ne seroit pas votre parent que je voudrois être, non, j'aurois bien meilleur appétit que cela; la parenté me fait bien de l'honneur, néanmoins; mais quelquefois l'honneur & le plaisir vont de compagnie; n'est-ce pas?

Nous approchions du logis pendant que je parlois ainsi; & je sentis sur le champ qu'elle ralentissoit sa marche pour avoir le tems de me répondre, & de me faire expliquer.

Je ne vous entends pas bien, Monsieur de la Vallée, me dit-elle, d'un

*II. Partie.*

D

ton

ton de bonne humeur, & je ne sçais pas ce que c'est que cette qualité que vous voudriez.

Ho ! malepeste ! cousine, lui dis-je, je ne sçaurois m'avancer plus avant, & je ne suis pas homme à perdre le respect envers vous, toute ma parente que vous êtes; mais si par hazard, quelque jour vous aviez envie de prendre un camarade de menage; là, de ces garçons qu'on n'envoie point dans une chambre à part, & qui sont assez hardis pour dormir côte à côte du monde; comment appelle-t-on la profession de ces gens-là ! On dit chez nous que c'est des maris : Est-ce ici de même ? Hé bien, cette qualité par exemple, le camarade qui l'aura, & que vous prendrez, la voudroit-il troquer contre la qualité de parent que j'ai de votre grace. Répondez en conscience ? Voilà mon enigme, devinez-la ?

Je t'en dirai le mot une autre fois, me dit-elle en se retournant de mon côté avec bienveillance; mais ton enigme est jolie : Oüi d'a, cousine, répliquai-je, on en pourroit faire quelque chose de bon, si on vouloit s'entendre.

Paix

Paix, me dit-elle alors, il n'est pas question ici d'un pareil badinage ; & dans l'instant qu'elle m'arrêta, nous étions à la porte du logis, où nous arrivâmes à l'entrée de la nuit.

Catherine vint au-devant de nous, toujours fort intriguée des intentions de Mademoiselle Haberd sur son chapitre.

Je ne dirai rien des façons empessées qu'elle eut pour nous, ni du dégoût qu'elle disoit avoir pour le service de la sœur aînée, & ce dégoût-là étoit alors sincère, parce que la retraite de la sœur cadette alloit la laisser seule avec l'autre ; mais aussi, pendant que leur union avoit duré, Dame Catherine n'avoit jamais fait sa Cour qu'à l'aînée, dont l'esprit imperieux & tracassier lui en imposoit davantage, & qui d'ailleurs, avoit toujours gouverné la maison.

Mais la société des deux sœurs finissant, cela changeoit la thèse, & il étoit bien plus doux de passer au service de la cadette dont elle auroit été la maîtresse.

Catherine nous apprit que l'aînée étoit sortie, & qu'elle devoit coucher chez une devote de ses amies, de peur que Dieu ne fût offensé, si les deux

sœurs se revoyoient dans la conjoncture présente: Et tant mieux qu'elle soit partie, dit Catherine, nous en souperons de meilleur cœur, n'est-ce pas, Mademoiselle? Assûrément, reprit Mademoiselle Haberd, ma sœur a fait prudemment, & elle est la maîtresse de ses actions comme je le suis des miennes.

A cela succederent plusieurs petites questions de la part de la carcassante cuisiniere: Mais vous avez été bien longtemps à revenir. Avez-vous retenu une maison? Est-elle en beau quartier? Y a-t-il loin d'ici? Serons-nous près des marchés? La cuisine est elle commode? Aurai-je une chambre?

Elle obtint d'abord quelques réponses laconiques; j'eus aussi ma part de ses cajoleries, à quoi je répartis avec ma gaillardise ordinaire, sans lui en apprendre plus que ne faisoit Mademoiselle Haberd sur qui je me reglois.

Nous parlerons de tout cela un autre fois, Catherine, dit celle-ci, pour abréger, je suis trop lassé à présent, faites-moi souper de bonne heure afin que je me couche.

Et là-dessus elle monta à sa chambre,  
&

& j'allai mettre le couvert pour me soustraire aux importunes interrogations de Catherine, dont je m'attendois bien d'être persecuté quand nous serions ensemble.

Je fus long dans mon service. Mademoiselle Haberd étoit revenue dans la chambre où je mettois le couvert, & je plaifantai avec elle de l'inquiétude de Catherine ; si nous la menions avec nous, lui disois-je, nous ne pourrions plus être parens, il n'y auroit plus de Monsieur de la Vallée.

Je l'amaisois de pareils discours, pendant quelle faisoit un petit memoire des meubles qui lui appartenoient, & qu'elle devoit emporter de chez sa sœur ; car sur l'éloignement que celle-ci temoignoit pour elle en s'absentant de la maison ; elle avoit dessein, s'il étoit possible, de coucher le lendemain dans son nouvel appartement.

Monsieur de la Vallée, me dit-elle en badinant, va demain le plus matin que tu pourras, me chercher un tapissier pour détendre mon cabinet, & ma chambre, & dis-lui qu'il se charge aussi des voitures nécessaires pour emporter tous mes meubles ; une journée suffira pour



transporter tout, si on veut aller un peu vite.

Je voudrois que cela fût déjà fait, lui dis-je, tant j'ai hâte que nous buvions ensemble; car là-bas, il faudra bien que mon affiette soit vis-à-vis la vôtre, attendu qu'un parent prend ses repas avec sa parente; ainsi faites votre compte que dès demain tout sera détaillé dès sept heures du matin.

Ce qui fut conclu, fut executé. Mademoiselle Haberd soupa. Devenu hardi avec elle, je l'invitai à boire à la santé du cousin le dernier coup que je lui versai, pendant que Catherine, qui de tems en tems montoit pour la servir, étoit allé dans sa cuisine.

La santé du cousin fut bûë, il fit raison sur le champ; car dès qu'elle eut vuide sa tasse (& c'en étoit une) je la remplis d'une rasade de vin pur; & puis; à votre santé cousine. Après quoi je descendis pour souper à mon tour.

Je mangeai beaucoup, mais je mâchai peu pour avoir plutôt fait; j'aimai mieux courir les risques d'une indigestion que de demeurer long-tems avec

avec Catherine dont l'inquiète curiosité me tracassa beaucoup, & sous le prétexte d'avoir à me lever matin le lendemain, je me retirai vite en la laissant tristement ébahie de tout ce qu'elle voyoit, aussi-bien que de la précipitation avec laquelle j'avois entassé mes morceaux, sans lui avoir répondu que des monosyllables.

Mais Jacob, dis-moi donc ceci? Contes-moi donc cela? Ma foi, Dame Catherine, Mademoiselle Haberd a loué une maison, je lui ai donné le bras dans les chemins, nous étions allés, nous sommes revenus; voilà tout ce que je sçai, bon soir. Ah! qu'elle m'eût de bon cœur dit des injures; mais elle esperoit encore, & la brutale n'osoit faire du bruit.

Il me tarde d'en venir à de plus grands événemens; ainsi passons vite à notre nouvelle maison.

Le Tapissier, est venu le lendemain, nos meubles sont partis, nous avons dîné debout, remettant de manger mieux & plus à notre aise au souper dans notre nouveau gîte. Catherine convainçue enfin qu'elle ne nous suivra pas,

nous a traités à l'avenant de notre indifférence pour elle, & comme le meritoit la banqueroute que nous lui faisons; elle a disputé la propriété de je ne sçai combien de nippes à Mademoiselle Haberd, & soutenu qu'elles étoient à sa sœur aînée; elle lui a fait mille chicanes. elle m'a voulu battre, moi, qui ressemble à ce défunt Baptiste qu'elle m'a dit qu'elle avoit tant aimé. Mademoiselle Haberd a écrit un petit billet qu'elle a laissé sur la table pour sa sœur, & par lequel elle l'avertit que dans sept ou huit jours, elle viendra pour s'arranger avec elle, & regler quelques petits interêt qu'elles ont à vuidier ensemble. Un Fiacre est venu nous prendre, nous nous y sommes emballés sans façon la cousine & moi; & puis soïette cocher.

Nous voilà à l'autre maison; & c'est d'icy qu'on va voir mes aventures devenir plus nobles & plus importantes; c'est icy où ma fortune commence: serviteur au nom de Jacob: il ne sera plus question que de Monsieur de la Vallée; nom que j'ai porté pendant quelque tems, & qui étoit effectivement

ce-

celui de mon pere ; mais à celui-là on en joignoit un autre qui servoit à le distinguer d'un de ses freres, & c'est sous cet autre nom qu'on me connoît dans le monde, c'est celui-ci qu'il n'est pas necessaire que je dise, & que je ne pris qu'après la mort de Mademoiselle Haberd, non pas que je ne fusse content de l'autre ; mais parce que les gens de mon pays s'obstinerent à ne m'appeller que de ce nom-là. Passons à l'autre maison.

Notre hôtesse nous reçut comme ses amis les plus intimes. La chambre où devoit coucher Mademoiselle Haberd étoit déjà rangée, & j'avois un petit lit de champ tout prêt, dans l'endroit qui m'étoit reservé, & dont j'ai déjà fait mention.

Il ne s'agissoit plus que d'avoir de quoi souper, & le Rôtisseur qui étoit à notre porte, nous eût fourni ce qu'il falloit ; mais notre obligeante hôtesse à qui j'avois dit que nous arriverions le soir même, y avoit pourvu, & voulut absolument que nous soupassions chez elle.

Elle nous fit bonne chere, & notre appétit y fit honneur.

Mademoiselle Haberd commença d'abord par établir ma qualité de cousin, à quoi je ripostai sans façon par le nom de cousine; & comme il me restoit encore un petit accent, & même quelques expressions de village, on remédia à cela par dire que j'arrivois de la campagne, & que je n'étois à Paris que depuis deux ou trois mois.

Jusqu'ici donc mes discours avoient toujours eû une petite tournure champêtre; mais il y avoit plus d'un mois que je m'en corrigeois assez bien quand je voulois y prendre garde, & je n'avois conservé cette tournure avec Mademoiselle Haberd, qu'à cause que je m'étois aperçu qu'elle me réussissoit auprès d'elle, & que je lui avois dit tout ce qui m'avoit plû à la faveur de ce langage rustique; mais il est certain que je parlois meilleur François quand je voulois. J'avois déjà acquis assez d'usage pour cela, & je crus devoir m'appliquer à parler mieux qu'à l'ordinaire.

Notre repas fut le plus guai du monde, & j'y fus plus guai que personne.

Ma situation me paroissoit assez douce; il y avoit grande apparence que

Ma-

Mademoiselle Haberd m'aimoit, elle étoit encore assez aimable, elle étoit riche pour moi; elle jouïssoit bien de quatre mille livres de rente & au-delà, & j'appercevois un avenir très-riant & très-prochain; ce qui devoit rejouïr l'ame d'un païsan de mon âge, qui presqu'au sortir de la charuë pouvoit sauter tout d'un coup au rang honorable de bon Bourgeois de Paris; en un mot j'étois à la veille d'avoir pignon sur ruë, & de vivre de mes rentes, cheri d'une femme que je ne haïssois pas, & que mon cœur payoit du moins d'une reconnoissance qui ressembloit si bien à de l'amour, que je ne m'embarraïssois pas d'en examiner la différence.

Naturellement j'avois l'humeur gaillarde, on a pû s'en appercevoir dans les recits que j'ai fait de ma vie; & quand à cette humeur naturellement gaillarde, il se joint encore de nouveaux motifs de gaillardise, Dieu sçait comme on pétitille Aussi faisois-je; mettez avec cela un peu d'esprit, car je n'en manquois pas; assaisonnez le tout d'un physionomie agréable, n'a-t'on pas de quoi plaire à table avec tous ces agrémens-là?

N'y

N'y remplit-on pas bien sa place ?

Sans doute que j'y vallois quelque chose ; car notre hôtesse qui étoit amie de la joye , à la verité plus capable de la goûter quand elle la trouvoit , que de la faire naître ; car sa conversation étoit trop diffuse pour être picquante ; & à table il ne faut que des mots & point de recits.

Notre hôtesse donc , ne sçavoit quel compliment me faire qui fût digne du plaisir que lui donnoit ma compagnie , disoit-elle ; elle s'atendrissoit ingenuëment en me regardant , je lui gagnois le cœur , & elle le disoit bonnement , elle ne s'en cachoit pas.

Sa fille qui avoit comme je l'ai dit , dix-sept ou dix-huit ans , je ne sçai plus combien , & dont le cœur étoit plus discret & plus mâtois , me regardoit du coin de l'œil , & prenant un extérieur plus dissimulé que modeste , ne témoignoit que la moitié du goût qu'elle prenoit à ce que je disois.

Mademoiselle Haberd , d'une autre part , me paroissoit stupefaite de toute la vivacité que je monstrois ; je voyois à sa mine qu'elle m'avoit bien crû de l'esprit ,

prit, mais non pas tant que j'en avois.

Je pris garde en même tems qu'elle augmentoit d'estime & de penchant pour moi; mais que cette augmentation de sentimens n'alloit pas sans inquietude.

Les éloges de ma naïve hôtesse l'intriguoient, les regards fins & dérobés que la jeune fille me lançoit de côté, ne lui échapoient pas. Quand on aime, on a l'œil à tout, & son ame se partageoit entre le souci de me voir si aimé, & la satisfaction de me voir si aimable.

Je m'en apperçus à merveilles; & ce talent de lire dans l'esprit des gens, & de débrouïller leurs sentimens secrets, est un don que j'ai toujours eu, & qui m'a quelques fois bien servi.

Je fus charmé d'abord de voir Mademoiselle Haberd dans ses dispositions-là; c'étoit bon signe pour mes esperances, cela me confirmoit son inclination pour moi, & devoit hâter ses bons desseins, d'autant plus que les regards de la jeune personne & les douceurs que me disoit la mere, me mettoient comme à l'enchere.

Je redoublai donc d'agrémens le plus qu'il me fut possible pour entretenir  
Ma-



Mademoiselle Haberd dans les allarmes qu'elle en prenoit; mais comme il falloit qu'elle eût peur du gout qu'on avoit pour moi, & non pas de celui qu'elle m'auroit senti pour quelqu'une de ces deux personnes, je ménageai de façon que je ne devois lui paroître coupable de rien, & qu'elle pouvoit juger que je n'avois point d'autre intention que de me divertir & non pas de plaire, & que si j'étois aimable, je n'en voulois profiter que dans son cœur & non dans celui d'aucune de ces deux femmes.

Pour preuve de cela, j'avois soin de la regarder très-souvent avec des yeux qui demandoient son approbation pour tout ce que je disois; desorte que j'eus l'art de la rendre contente de moi, de lui laisser ses inquiétudes qui pouvoient m'être utiles, & de continuer de plaire à nos deux hôteses, à qui je trouvai aussi le secret de persuader qu'elles me plaisoient, afin de les exciter à me plaire à leur tour, & de les maintenir dans ce penchant qu'elles marquoient pour moi, & dont j'avois besoin pour presser Mademoiselle Haberd de s'expli-

pliquer ; & s'il faut tout dire , peut-être aussi voulois-je voir ce qui arriveroit de cette aventure , & tirer parti de tout ; on est bien-aîsé d'avoir , comme on dit , plus d'une corde à son arc.

Mais j'oubliais une chose , c'est le portrait de la jeune fille , & il est nécessaire que je le fasse.

J'ai dit son âge. Agathe , c'étoit son nom , dans son éducation bourgeoise , avoit bien plus d'esprit que sa mere , dont les épanchemens de cœur & la naïveté babillarde lui paroissoient ridicules ; ce que je connoissois par certains petit sourires malins qu'elle faisoit de tems en tems , & dont la signification passoit la mere qui étoit trop bonne & trop franche pour être si intelligente.

Agathe n'étoit pas belle , mais elle avoit beaucoup de délicatesse dans les traits , avec des yeux vifs & pleins de feu ; mais d'un feu que la petite personne retenoit & ne laissoit éclater qu'en sournoise ce qui tout ensemble lui faisoit une physionomie piquante & spirituelle , mais friponne , & de laquelle on se méfioit d'abord à cause de ce je ne sçai quoi de rusé qui brochoit sur le tout ,  
&

& qui ne la rendoit pas bien sûre.

Agathe, à vûë de pays, avoit du penchant à l'amour, on lui sentoit plus de disposition à être amoureuse que tendre, plus d'hypocrisie que de mœurs, plus d'attention pour ce qu'on diroit d'elle, que pour ce qu'elle seroit dans le fond: c'étoit la plus intrepide menteuse que j'aye connu; je n'ai jamais vû son esprit en défaut sur les expédiens; vous l'auriez crûë timide, il n'y avoit point d'ame plus ferme, plus resoluë, point de tête qui se démontât moins; il n'y avoit personne qui se souciât moins dans le cœur d'avoir fait une faute de quelque nature qu'elle fût; personne en même tems qui se souciât tant de la couvrir ou de l'excuser; personne qui en craignît moins le reproche quand elle ne pouvoit l'éviter; & alors, vous parliez à une coupable si tranquille, que sa faute ne vous paroïssoit plus rien.

Ce ne fut pas sur le champ que je démêlai tout ce caractère que je développe ici, je ne le sentis qu'à force de voir Agathe.

Il est certain qu'elle me trouva à son gré aussi bien que sa mere à qui je plus beau-

beaucoup, & qui étoit une bonne femme dont on pouvoit mener le cœur bien loin; ainsi, des deux côtés, je voyois une assez belle carrière ouverte à mes galanteries si j'en avois voulu tenter le succès.

Mais Mademoiselle Haberd étoit plus sûre que tout cela; elle ne répondoit de ses actions à personne; & ses desseins, s'ils m'étoient favorables, n'étoient sujets à aucune contradiction. D'ailleurs, je lui devois de la reconnaissance, & c'étoit là une dette que j'ai toujours bien payée à tout le monde.

Ainsi, malgré la faveur que j'acquis, dès ce jour, dans la maison; malgré toutes les apparences qu'il y avoit que je serois en état de me faire valoir, je résolus de m'en tenir au cœur le plus prêt & le plus maître de se déterminer.

Il étoit minuit quand nous sortîmes de table; on conduisit Mademoiselle Haberd à sa chambre, & dans l'espace du peu de chemin qu'il falloit faire pour cela, Agathe trouva plus de dix fois le moment de jouer de la prunelle sur moi, d'une manière très-flateuse.

*II. Partie.*

E

&

& toujours fournoise, à quoi je ne pûs m'empêcher de répondre à mon tour, & le tout si rapidement de part & d'autre, qu'il n'y avoit que nous qui puissions saisir ces éclairs-là.

Quant à moi, je ne repondois à Agathe, ce me semble, que pour ne pas mortifier son amour propre; car il est dur de faire le cruel avec de beaux yeux qui cherchent les vôtres.

La mere m'avoit pris sous le bras, & ne se laissoit point de dire: Allez vous êtes un plaisant garçon, on ne s'ennuiera pas avec vous.

Je ne l'ai jamais vû si gaillard, réparoit à cela la cousine, d'un ton qui me disoit vous l'êtes trop.

Ma foi, Mesdames, disois-je, mon humeur est del'être toujours; mais avec de bon vin, bonne chere, & bonne compagnie, on l'est encore davantage qu'à son ordinaire; est-il pas vrai cousine? ajoutai-je, en lui ferrant le bras que je tenois aussi.

Ce fut en tenant de pareils discours que nous arrivâmes à l'appartement de Mademoiselle Haberd.

Je crois que je dormirai bien; dit-elle,

le, quand nous y fûmes, en affectant une lassitude qu'elle n'avoit pas, & qu'elle feignoit, pour engager notre hôtesse à prendre congé d'elle.

Mais notre hôtesse n'étoit pas expeditive dans ses politesses; & par abondance d'amitié pour nous, il n'y eut point de petites commodités dans cet appartement, qu'elle ne se piquât de nous faire remarquer.

Elle proposa ensuite de me mener à ma chambre; mais je compris, à l'air de la cousine, que cet excès de civilité n'étoit pas de son goût, & je la refusai le plus honnêtement qu'il me fut possible.

Enfin, nos Dames s'en allerent, chassées par les bâillemens de Mademoiselle Haberd, qui en fit à la fin de très-vrais peut-être pour en avoir fait de faux.

Et moi je sortoit avec nos hôteses pour me retirer décemment chez moi, quand la cousine me rappella.

Monsieur de la Vallée, cria-t-elle, attendez un instant; j'ai une commission à vous donner pour demain; & là-dessus je rentrai en souhaitant le bon soir

à la mere & à la fille, honoré moi-même de leur reverence, & sur tout de celle d'Agathe qui ne confondit pas la sienne avec celle de sa mere; qui la fit à part afin que je la distinguasse, & que je prisse garde à tout ce qu'elle y mit d'expressif & d'obligeant pour moi.

Quand je fus rentré chez Mademoiselle Haberd, & que nous fûmes seuls; je présimai qu'il alloit être question de quelque réflexion chagrine sur nos aventures de table, & sur l'avantage que j'avois eû d'y paroître si amusant.

Cependant, je me trompai; mais non pas sur les intentions, car ce qu'elle me dit marquoit que ce n'étoit que partie remise.

Notre joyeux cousin, me dit-elle, j'ai à vous parler; mais il est trop tard & heure induë, ainsi, differons la conversation jusqu'à demain; je me leverai plus matin qu'à l'ordinaire pour ranger quelques hardes qui sont dans ces paquets, & je vous attendrai entre huit & neuf dans ma chambre, afin de voir quelles mesures nous devons prendre sur mille choses que j'ai dans l'esprit, entendez-vous? n'y manquez pas; car notre

tre

tre hôtesse a tout l'air de venir demain savoir des nouvelles de ma santé, & peut-être de la vôtre, & nous n'aurions pas le tems de nous entretenir, si nous ne prevenions pas la fureur de ses politesses.

Ce petit discours, comme vous voyez, étoit un prélude d'humeur jalouse, ou du moins inquiète; ainsi, je ne doutai pas un instant du sujet d'entretien que nous traiterions le lendemain.

Je ne manquai pas au rendez vous; j'y fus même un peu plutôt qu'elle ne me l'avoit dit, pour lui temoigner une impatience qui ne pouvoit que lui être agréable: aussi m'apperçus-je qu'elle m'en scut bon gré.

Ah! voilà qui est bien, dit-elle, en me voyant; vous êtes exact, Monsieur de la Vallée; n'avez-vous encore vû aucune de nos hôteses depuis que vous êtes levé?

Bon! lui dis-je, je n'ai pas seulement songé si elles étoient au monde: Est-ce que nous avons affaire ensemble? J'avois ma foi bien autre chose dans la tête!

Eh! qu'est ce donc qui vous à occupé? reprit-elle. Notre rendez-vous,

E 3

lui



lui dis-je, que j'ai eu toute la nuit dans la pensée.

Je n'ai pas laissé que d'y rêver aussi, me dit-elle; car ce que j'ai à te dire, la Vallée, est de conséquence pour moi. Eh! mardi, ma chere cousine, repartis-je là-dessus, faites-donc vite, vous me rendez malade d'inquiétude. Dès que le sujet regarde votre personne, je ne scaurois plus durer sans le sçavoir; Est-ce qu'il y a quelque chose qui vous fait peine? Y a-t'il du remède? N'y en a-t'il pas? Me voilà comme un troublé si vous ne parlez vite.

Ne t'inquiètes pas, me dit-elle, il ne s'agit de rien de fâcheux. Dame, répondis-je, c'est qu'il faut compter que j'ai un cœur qui n'entend envers vous, pas plus de raison qu'un enfant, & ce n'est pas ma faute. Pourquoi m'avez-vous été si bonne? je n'ai pû y tenir.

Mais mon garçon, me dit-elle alors en me regardant avec une attention qui me conjuroit d'être vrai; n'exageres-tu point ton attachement pour moi & me dis-tu ce que tu penses? puis-je te croire?

Com-

Comment ! repris-je en faisant un pas en arriere ; vous doutez de moi ? Mademoiselle , pendant que je mettrois ma vie en gage , & une centaine avec , si je les avois , pour acheter la santé de la vôtre , & sa continuation ; vous doutez de moi ? Helas ! il n'y aura donc plus de joye en moi ; car je n'ai vaillant que mon pauvre cœur ; & dès que vous ne le connoisséz pas , c'est tout comme si je n'avois plus rien : voilà qui est fini ; après toutes les graces que j'ai reçûes d'une maîtresse qui m'a donné sa parenté pour rien ; si vous me dites : M'aimes-tu cousin ? Que je vous dise , eh pardi ouï , cousine ; & que vous repartiez , peut-être que non , cousin : Votre parent est donc pis qu'un ours ; il n'y a point , dans les bois , d'animal qui soit son pareil , ni si dénaturé que lui . N'est-ce pas là un beau bijou que vous avez mis dans votre famille ? Allez , que Dieu vous le pardonne , Mademoiselle , car il n'y a plus de cousine , j'aurois trop de confusion de proferer ce nom-là , après la barbarie que vous me croyez dans l'ame ; allez , Mademoiselle , j'aurois mieux ne vous avoir jamais ni

vûë ni apperçue, que de m'entendre accuser de la sorte par une personne qui a été le sujet de la première affection que j'ai eüe dans le cœur, hormis père & mère que je ne compte pas, parce qu'on est leur race, & que l'amitié qu'on a pour eux n'ôte point la part des autres: mais j'avois une grande consolation à croire que vous scaviez le fond de ma pensée; que le Ciel me soit en aide & à vous aussi. Helas! de gaillard que j'étois, me voilà bien triste!

Je me ressouviens bien qu'en lui parlant ainsi, je ne sentoisi rien en moi qui démentît mon discours. J'avoüe pourtant que je tâchai d'avoir l'air & le ton touchant; le ton d'un homme qui pleure, & que je voulus orner un peu la vérité; & ce qui est de singulier, c'est que mon intention me gagna tout le premier. Je fis si bien que j'en fus la dupe moi-même, & je n'eus plus qu'à me laisser aller sans m'embarasser de rien ajouter à ce que je sentoisi; c'étoit alors l'affaire du sentiment qui m'avoit pris, & qui en scait plus que tout l'art du monde.

Aussi ne manquai-je pas mon coup; je convainquis, je persuadai si bien Ma-  
de-

demoiselle Haberd, qu'elle me crut jusqu'à en pleurer d'attendrissement, jusqu'à me consoler de la douleur que je témoignois, & jusqu'à me demander excuse d'avoir douté.

Je ne m'appaisai pourtant pas d'abord; j'eûs le cœur gros encore quelque tems, le sentiment me menoit ainsi, & il me menoit bien, car quand on est une fois en train de se plaindre des gens, surtout en fait de tendresse, les reproches ont toujours une certaine durée; & on se plaint encore d'eux, même après leur avoir pardonné; c'est comme un mouvement qu'on a donné à quelque chose, il ne cesse pas tout d'un coup, il diminue, & puis finit.

Mes tendres reproches finirent donc, & je me rendis ensuite à tout ce qu'elle me dit d'obligeant pour m'appaiser.

Rien n'attendrit tant de part & d'autre que ces scènes-là, sur tout dans un commencement de passion: cela fait faire à l'amour un progrès infini, il n'y a plus dans le cœur de discrétion qui tienne; il dit en un quart d'heure ce que, suivant la bienséance, il n'auroit osé dire qu'en un mois, & le dit sans

paroître aller trop vite; c'est que tout lui échape.

Voilà du moins ce qui arriva alors à Mademoiselle Haberd. Je suis persuadé qu'elle n'avoit pas dessein de s'avancer tant qu'elle le fit, & qu'elle ne m'eût annoncé ma bonne fortune qu'à plusieurs reprises; mais elle ne fut pas maîtresse d'observer cette œconomie-là: Son cœur s'épancha, j'en tirai tout ce qu'il méditoit pour moi; & peut-être qu'à son tour, elle tira du mien plus de tendresse qu'il n'en avoit à lui rendre; car je me trouvai moi-même étonné de l'aimer tant, & je n'y perdis rien comme on le va voir dans la suite de notre conversation qu'il est nécessaire que je rapporte, parce que c'est celle où Mademoiselle Haberd se declare.

Mon enfant, me dit-elle, après m'avoir vingt fois repeté; je te crois, voilà qui est fait; mon enfant, me dit-elle donc, je pense qu'à present tu vois bien de quoi il s'agit: Hélas! lui dis-je, ma gracieuse parente, il me paroît que je vois quelque chose; mais l'appréhension de m'abuser, me rend la vûë trouble, & les choses que je vois me confondent  
à

à cause de mon petit mérite : Est-ce qu'il se pourroit, Dieu me pardonne, que ma personne ne seroit pas déplaisante à la vôtre ? Est-ce qu'un bonheur comme celui-là, seroit la part d'un pauvre garçon qui sort du Village ? Car voila ce qui m'en semble, & si j'en étois bien certain, il faudroit donc mourir de joye ?

Oüi, Jacob, me répondit-elle alors, puisque tu m'entends, & que cela te fait tant de plaisir, réjouis-t'en en toute sûreté.

Doucement ! donc, lui dis-je ; car j'en pâmerai d'aise ! Il n'y a qu'une raison qui me chicanne à tout ceci, ajoutai-je. Hé ! laquelle, me dit-elle ; c'est, lui répartis-je, que vous me direz, tu n'as rien, ni revenu, ni profit d'ammassé ; rien à louer, tout à acheter, rien à vendre ; point d'autre gîte que la maison du prochain, ou bien la rue ; pas seulement du pain pour attrapper le bout du mois : après cela, mon petit Monsieur, n'êtes-vous pas bien fatigué de vous réjouir tant de ce que je vous aime ? Ne faudra-t-il pas encore vous

re-

remercier de la peine que vous prenez d'en être si ravi ? Voilà, ma précieuse cousine, ce qui vous est loisible de répartir au contentement que je témoigne de votre affection : mais Dieu le sçait, ma parente, ce n'est point pour l'amour de toutes ces provisions-là que mon cœur se transporte.

J'en suis persuadée, me dit-elle, & tu ne penserois pas à m'en assurer, si cela n'étoit pas vrai, mon cher enfant.

Tenez, cousine, ajoûtai-je, je ne songe non plus à pain, à vin, ni à gîte, que s'il n'y avoit ni bléd, ni vigne, ni logis dans le monde; je les prendrai pourtant quand ils viendront; mais seulement parce qu'ils seront-là. Pour à de l'argent, j'y rêve comme au Mogol; mon cœur n'est pas une marchandise, on ne l'auroit pas quand on m'en offriroit mille écus plus qu'il ne vaut; mais on l'a pour rien, quand il y prend goût, & c'est ce qu'il a fait avec vous sans rien demander en retour. Que ce cœur vous plaise ou vous fâche, n'importe, il a pris sa secousse, il est à vous. Je confesse bonnement néanmoins

moins que vous pouvez me faire du bien, parce que vous en avez; mais je ne révois pas à cette arithmetique-là quand je me suis rendu à votre mérite, à votre jolie mine, à vos douces façons; & je m'attendois à votre amitié, comme à voir, un Samedi, arriver Dimanche. La mienne est une affaire qui a commencé sur le Pont-Neuf; de-là jusqu'à votre maison, elle a pris vigueur & croissance, sa perfection est venuë chez vous, & deux heures après, il n'y avoit plus rien à y mettre; en voilà le récit bien veritable.

Quoi! me répondit-elle, si tu avois été plus riche & en situation de me dire, je vous aime, Mademoiselle, tu me l'aurois dit, Jacob!

Qui! moi? m'écriai-je; hé! Merci de ma vie, je vous l'aurois dit avant que de parler, tout ainsi que je l'ai fait, ne vous déplaît; & si j'avois été digne que vous m'eussiez envisagé à bon escient, vous auriez bien vû que mes yeux vous disoient des paroles que je n'osois pas prononcer; jamais ils ne vous ont regardée qu'ils ne vous ayent tenu les mêmes discours que je vous tiens:

Es



Et toujours je vous aime, & quoi encore, je vous aime; je n'avois que ces mots-là dans l'œil. Hé bien, mon enfant, me répondit elle, en jettant un soupir qui parloit d'une abondance de tendresse; tu viens de m'ouvrir ton cœur, il faut que je t'ouvre le mien.

Quand tu m'as rencontrée, il y avoit long-tems que l'humeur difficile de ma sœur m'avoit rebutée de son commerce; d'un autre côté, je ne sçavois quel parti prendre, ni à quel genre de vie je devois me destiner, en me séparant d'avec elle; j'avois quelquefois envie de me mettre en pension; mais cette façon de vivre a ses désagrémens, il faut le plus souvent sacrifier ce qu'on veut à ce que veulent les autres, & cela m'en dégoûtoit. Je songeois quelquefois au mariage; je ne suis pas encore en âge d'y renoncer, me disois-je; je puis apporter un assez beau bien à celui qui m'épousera; & si je rencontre un honnête homme, un esprit doux, un bon caractère, voilà du repos pour le reste de mes jours. Mais cet honnête homme, où le trouver? Je voyois bien des gens qui me jettoient des discours à la dé-

dérobée pour m'attirer à eux. Il y en avoit de riches, mais ils ne me plaisoient point; les uns étoient d'une profession que je n'aimois pas; j'apprenois que les autres n'avoient point de conduite, celui-ci aimoit le vin, celui-là le jeu, un autre, les femmes; car il y a si peu de personnes dans le monde qui vivent dans la crainte de Dieu, si peu qui se marient pour remplir les devoirs de leur état! Parmi ceux qui n'avoient point ces vices-là, l'un étoit un étourdi, l'autre étoit sombre & mélancolique, & je cherchois quelqu'un d'un caractère ouvert & gai, qui eût le cœur bon & sensible, qui répondît à la tendresse que j'aurois pour lui. Peu m'importoit qu'il fût riche ou pauvre, qu'il eût quelque rang, ou qu'il n'en eût pas. Je n'étois pas délicate non plus sur l'origine, pourvû qu'elle fût honnête; c'est-à-dire, pourvû qu'elle ne fût qu'obscure, & non pas vile & méprisable, & j'avois raison de penser modestement là-dessus; car je ne suis née moi-même que de parens honorables, & non pas connus. J'attendois donc que la Providence à qui je remettois le tout, me  
fist

fist trouver l'homme que je cherchois ;  
& ce fut dans ce tems-là que je te ren-  
contrai sur le Pont-Neuf.

Je l'interrompis à cet endroit de son  
discours.

Je veux, lui dis-je, acheter une Ta-  
blette pour écrire l'année, le jour,  
l'heure & le moment, avec le mois, la  
semaine, & le tems qu'il faisoit le jour  
de cette heureuse rencontre.

La Tablette est toute achetée, mon  
fils, me dit-elle, & je te la donnerai,  
laisse-moi achever.

J'étois extrêmement foible, quand  
nous nous rencontrâmes, & il faut  
avoüer que tu me secourus avec beau-  
coup de zele.

Lorsque par tes soins, je fus reve-  
nuë à moi, je te regardai avec beau-  
coup d'attention, & tu me parus d'u-  
ne physionomie tout-à-fait prévenante.

Grand merci à Dieu qui a permis  
que je la porte, m'écriai-je encore à  
ces mots. Oüi, dit-elle, tu me plus  
d'abord ; & le penchant que j'eus pour  
toi, me parut être si subit & si natu-  
rel, que je ne pus m'empêcher d'y fai-  
re quelque réflexion. Qu'est-ce que  
c'est

c'est que ceci ? me dis-je ; je me sens comme obligée d'aimer ce jeune homme ! Là-dessus, je me recommandai à Dieu qui dispose de tout, & le pria de vouloir bien, dans les suites, me manifester sa sainte volonté sur une aventure qui m'étonnoit moi-même.

Hé bien, Cousine, lui dis-je alors ; ce jour-là, nos prières partirent donc l'une quant & quant l'autre ; car pendant que vous faisiez la vôtre, je fis aussi ma petite oraison à part. Mon Dieu ! disois-je, qui avez mené Jacob sur ce Pont-Neuf, mon Dieu, que vous feriez clément envers moi, si vous mettiez dans la fantaisie de cette honnête Demoiselle de me garder toute sa vie, ou seulement toute la mienne à son aimable service !

Est-il bien possible, me répondit Mademoiselle Haberd, que cette idée-là te soit venue ? mon garçon.

Par ma foi oui, lui dis-je, & je ne la sentis point venir, je la trouvée toute arrivée.

Que cela est particulier ! reprit-elle. Quoiqu'il en soit, tu m'aidas à revenir chez moi ; & durant le chemin, nous

*II. Partie.*

F

nous

nous entretînmes de ta situation. Je te fis plusieurs questions; & je ne scaurois t'exprimer combien je fus contente de tes réponses, & des mœurs que tu montras. Je te voyois une simplicité, une candeur qui me charmoit, & j'en revenois toujours à ce penchant que je ne pouvois m'empêcher d'avoir pour toi. Toujours je demandois à Dieu qu'il daignât m'éclairer là-dessus, & me manifester ce qu'il vouloit que ce cela devînt. Si sa volonté est que j'épouse ce garçon-là, disois-je, il arrivera des choses qui me le prouveront pendant qu'il demeurera chez nous.

Et je raisonnois fort bien: Dieu ne m'a pas l'aissé long-tems dans l'incertitude. Le même jour, cet Ecclésiastique de nos amis vint nous voir, & je t'ai dit la querelle que nous eûmes ensemble.

Ah! ma cousine, la bonne querelle! m'écras-je; & que ce bon Directeur a bien fait d'être si fantasque! Comme tout cela s'arrange! Une ruë où l'on se rencontre, une priere d'un côté, une oraison d'un autre, un Prêtre qui arrive, & qui vous reprimande; votre  
sœur

sœur qui me chasse; vous qui me dites, Arrêtez; une division entre deux filles pour un garçon que Dieu envoie; que cela est admirable! & puis vous me demandez si je vous aime? Eh! Mais cela se peut-il autrement? Ne voyez-vous pas bien que mon affection se trouve-là par Prophetie divine, & que cela étoit décidé avant nous? Il n'y a rien de si visible.

En verité, tu dis à merveilles, me répondit-elle, & il semble que Dieu te fournisse de quoi achever de me convaincre. Allons, mon fils, je n'en doute pas, tu es celui à qui Dieu veut que je m'attache; tu es l'homme que je cherchois, avec qui je dois vivre, & je me donnerai à toi.

Et moi, lui dis-je, je m'humilie devant ce bienheureux don, ce béni mariage que je ne mérite point, sinon que c'est Dieu qui vous l'ordonne, & que vous êtes trop bonne Chrétienne pour aller là contre. Tout le profit en est à moi, & toute la charité à vous.

Je m'étois jetté à genoux pour lui parler ainsi, & je lui baisai la main qu'elle crût devotement de voir abandonner

aux transports de ma reconnoissance.

Leve-toi, la Vallée. Oui, me dit-elle après, oui, je t'épouserai; & comme on ne peut se mettre trop tôt dans l'état où la Providence nous demande; que d'ailleurs, malgré notre parenté établie, on pourroit trouver indécent de nous voir loger ensemble, il faut hâter notre mariage.

Il est matin, répondis-je; en se tremoussant le reste de la journée, en allant & venant, est-ce qu'on ne pourroit pas faire en sorte avec le Notaire & le Prêtre de nous bénir après minuit? Je ne sçai pas comment cela se pratique.

Non, me dit elle, mon enfant, les choses ne sçauroient aller si vite; il faut d'abord que tu écrives à ton pere de t'envoyer son consentement.

Bon! répartis-je, mon pere n'est pas dégoûté; il consentiroit, quand il seroit mort, tant il seroit aise de ma rencontre.

Je n'en doute pas, dit-elle, mais commences par faire ta lettre ce matin; il nous faudra des temoins, je les veux discrets; mon dessein est de cacher  
d'a-

d'abord notre mariage , à cause de ma sœur , & je ne sçai qui prendre.

Prenons notre hôtesse , lui dis-je , & quelqu'un de ses amis ; c'est une bonne femme qui ne dira mot.

J'y consens, dit-elle , d'autant plus que cela fera cesser toutes ces petites amitez qu'elle te fit hier , & qu'elle continueroit peut-être encore ; aussi-bien que sa fille qui est une jeune étourdie assez mal élevée à ce qu'il m'a paru , & avec qui je te prie de battre froid.

Nous en étions-là , quand nous entendîmes du bruit ; c'étoit notre hôtesse escortée de sa cuisiniere qui nous apportoit du café.

Etes-vous levée ? ma voisine , s'écria-t-elle à la porte. Il y a long-tems, dit Mademoiselle Haberd, en allant lui ouvrir ; entrez , Madame. Ah ! Bon jour, lui dit l'autre. Comment vous portez-vous ? Avez-vous bien reposé ? Monsieur de la Vallée, je vous salue. Je passe tous nos complimens , & la conversation qui se fit en prenant du café.

Quand la Cuisiniere eut remporté les tasses : Madame, lui dit Mademoiselle Haberd ; vous me paroissez la meilleu-



re personne du monde, & j'ai une confiance à vous faire sur une chose où j'ai même besoin de votre secours.

Eh ! Mon Dieu, ma chere Demoiselle, quel service puis-je vous rendre ? repondit l'Hôteffe avec une effusion de zele & de bonté qui étoit sincère. Parlez : mais, non, ajoûta-t-elle tout de suite, attendez que j'aille fermer les portes; dès que c'est un secret, il faut que personne ne nous entende.

Elle se leva en disant ceci, sortit, & puis, du haut de l'escalier, appella sa cuisiniere. Javote ! lui cria-t-elle, si quelqu'un vient me demander, dites que je suis sortie; empêchez aussi qu'on ne monte chez Mademoiselle: & sur tout, que ma fille n'y entre pas, parce que nous avons à parler en secret ensemble, entendez-vous ? Et après ces mesures si discrètement prises contre les importuns, la voilà qui revient à nous, en fermant portes & verroux; de sorte que par respect pour la confiance qu'on devoit lui faire, elle débuta par avertir toute la maison qu'on devoit lui en faire une; son zele & sa bonté n'en sçavoient pas davantage; & c'est assez  
là

là le caractère des meilleures gens du monde. Les ames excessivement bonnes sont volontiers imprudentes par excès de bonté même, & d'un autre côté, les ames prudentes sont assez rarement bonnes.

Eh! Madame, lui dit Mademoiselle Haberd, vous ne deviez point dire à votre Cuisiniere que nous avions à nous entretenir en secret; je ne voulois point qu'on sçût que j'ai quelque chose à vous confier.

Oh! n'importe, dit-elle, ne vous embarrassez pas. Si je n'avois pas averti, on seroit venu nous troubler; & n'y eût-il que ma fille, la précaution étoit nécessaire. Allons, Mademoiselle, voyons de quoi il s'agit; je vous défie de trouver quelqu'un qui vous veuille tant de bien que moi, sans compter que je suis la confidente de tous ceux qui me connoissent: Quand on m'a dit un secret, tenez, j'ai la bouche cousue; j'ai perdu la parole. Hier encore, Madame une telle, qui a un mari qui lui mange tout, m'apporta mille francs qu'elle me pria de lui cacher, & qu'il lui mangerait aussi s'il le sçavoit;

mais je les lui garde. Ah ça; dites.

Toutes ces preuves de la discretion de notre bonne Hôteffe n'encourageoient point Mademoiselle Haberd : mais après lui avoir promis un secret, il étoit peut être encore pis de le lui refuser que de lui dire; ainsi il fallut parler.

J'aurai fait en deux mots, dit Mademoiselle Haberd; c'est que nous allons nous marier, Monsieur de la Vallée que vous voyez, & moi.

Ensemble? dit l'hôteffe, avec un air de surprise. Oui, reprit Mademoiselle Haberd, je l'épouse.

Oh, oh! dit-elle; eh bien, il est jeune, il durera long-tems. Je voudrois en trouver un comme lui, moi, j'en ferois de même. Y a-t-il long tems que vous vous aimez? Non, dit Mademoiselle Haberd, en rougissant. Eh bien, c'est encore mieux, mes enfans, vous avez raison. Pour faire l'amour, il n'y a rien de tel que d'être mari & femme: mais n'avez-vous pas vos dispensez? car vous êtes cousins.

Nous n'en avons pas besoin, dis-je alors: nous n'étions parens que par prudence, que par honnêteté pour les discours du monde.

Ha,

Ha, ha ! Cela est plaisant, dit-elle. Eh, mais, vous m'apprenez-là des choses que je n'aurois jamais devinées. C'est donc de votre nôce que vous me priez ?

Ce n'est pas-là tout, dit Mademoiselle Haberd, nous voulons tenir notre mariage secret à cause de ma sœur qui feroit du bruit peut-être.

Eh ! Pourquoi du bruit ? A cause de votre âge ? reprit notre hôtesse. Eh ! pardi, voilà bien de quoi ! La semaine passée, n'y eût-il pas une femme de soixante & dix ans pour le moins, qu'on fiança dans notre Paroisse avec un cadet de vingt ans ? L'âge n'y fait rien que pour ceux & celles qui l'ont, c'est leur affaire.

Je ne suis pas si âgée, dit Mademoiselle Haberd, d'un air un peu déconcerté qui ne l'avoit pas quitté. Eh ! pardi non, dit l'hôtesse; vous êtes en âge d'épouser, ou jamais : après tout, on aime ce qu'on aime; il se trouve que le futur est jeune : Hé bien, vous le prenez jeune. S'il n'a que vingt ans, ce n'est pas votre faute non plus que la sienne. Tant mieux qu'il soit jeune, ma voisine, il aura de la jeunesse pour

vous deux. Dix ans de plus, dix ans de moins; quand ce seroit vingt, quand ce seroit trente, il y a encore quarante par dessus; & l'un n'offense pas plus Dieu que l'autre. Qu'est-ce que vous voulez qu'on dise? Que vous seriez sa mere? Eh bien, le pis aller de tout cela, c'est qu'il seroit votre fils. Si vous en aviez un, il n'auroit peut-être pas si bonne mine, & il vous auroit déjà coûté davantage: moquez-vous du caquet des gens & achevez de me conter votre affaire.

Vous voulez cacher votre mariage, n'est-ce pas? Hé cela vous sera aisé; car de marmot, il n'y en a point à craindre, vous en voilà quitte, & il n'y a que cela qui trahisse: Après.

Si vous faites toujours vos reflexions aussi longues sur chaque article, dit alors Mademoiselle Haberd, excédée de ses discours sur cette matiere, je n'aurai pas le tems de vous mettre au fait. A l'égard de l'âge, je suis bien aisé de vous dire, Madame, que je n'ai pas lieu de craindre tant les caquets; & qu'à quarante-cinq ans que j'ai...

Quarante-cinq ans! s'écria l'autre,  
en

en l'interrompant : Eh , ce n'est rien que cela : ce n'est que vingt-cinq de plus qu'il a ; pardi , je vous en croyois cinquante pour le moins ; c'est sa mine qui m'a trompée en comparaison de la vôtre : Rien que quarante-cinq ans ! ma voisine , oh ! votre fils pourra bien vous en donner un autre. Vis-à-vis de nous , il y a une Dame qui accoucha le mois passé à quarante-quatre & qui n'y renonce pas à quarante-cinq & si son mari en a plus de soixante & douze. Oh ! nous voilà bien ; Vous , qui êtes apétissante , & lui qui est jeune il y aura famille. Eh ! dites-moi donc ? Est-ce un Notaire pour le contrat que vous voulez que je vous enseigne ? Je vous menerai tantôt chez le mien , ou bien je vais dire à Javotte d'aller le prier de passer ici.

Eh ! non , Madame , dit Mademoiselle Haberd , ne vous souvenez-vous plus que je veux tenir mon mariage secret ? Ah ! Oui à propos , dit-elle ; nous irions donc chez lui en cachette. Ah ! ça , il y a les bans à cette heure ?

C'est touchant tout cela , lui dis-je alors , que Mademoiselle Haberd sou-  
hai-

haitoit que vous l'aidassiez , soit pour des témoins , soit pour parler aux Prêtres de la Paroisse.

Laissez-m'en le soin, dit-elle ; c'est après demain Dimanche , il faut faire publier un ban ; tantôt nous sortirons pour arranger le tout. Je connois un Prêtre qui nous menera bon train ; ne vous inquiétez pas, je lui parlerai ce matin. Je vais m'habiller ; sans adieu, voisine. A quarante-cinq ans, appréhender qu'on ne cause d'un mariage ! Eh , vous n'y songez pas , voisine. Adieu , adieu , ma bonne amie , votre servante , Monsieur de la Vallée. A propos , vous me parlâtes hier d'une cuisiniere , vous en aurez une tantôt , Javotte me l'a dit , elle a été l'avertir ce matin de venir ; elle est de sa connoissance , elles sont toutes deux du même pays : ce sont des Champenoises & moi aussi ; c'est déjà trois, & cela fera quatre avec vous : car je vous crois de Champagne , n'est-ce pas ? ajouta-t-elle en riant. Non , c'est moi , lui dis-je , vous vous êtes méprise , Madame. Eh bien , oui , dit-elle , je savois bien qu'il y en avoit un de vous deux

deux du pays ; n'importe qui. Bon jour, jusqu'au revoir.

Quand elle fut partie : Voilà une sottte femme, me dit Mademoiselle Haberd, avec son âge, & sa mere, & son fils ; je suis bien fâchée de lui avoir déclaré nos affaires. Jacob, si je suis aussi vieille à tes yeux que je le suis aux siens, je ne te conseille pas de m'épouser.

Eh ! Ne voyez-vous pas, lui dis-je, què c'est un peu par rancune. Tenez, entre nous, ma parente, je crois qu'elle me prendroit si vous me laissez-là, en cas que je le voulusse, & je ne le voudrois pas : il n'y a point de femme qui me fût quelque chose après vous. Mais, attendez, je m'en vais vous montrer votre vieillisse : & je courus en disant ees mots, détacher un petit miroir qui étoit acroché à la tapisserie. Tenez, lui dis-je, regardez vos quarante-cinq ans, pour voir s'ils ne ressemblent pas à trente, & gageons qu'ils en approchent plus que vous ne dites.

Non, mon cher enfant, reprit-elle, j'ai l'âge que je viens de dire ; & il est vrai que presque personne ne me le donne,



ne, Ce n'est pas que je me vante d'être ni fraîche, ni jolie, quoiqu'il n'ait tenu qu'à moi d'être bien cajolée : mais je n'ai jamais pris garde à ce qu'on m'a dit là-dessus.

Nous n'eumes pas le tems d'en dire davantage, car Agathe arriva.

Hélas ! Mademoiselle, s'écria-t-elle en entrant à Mademoiselle Haberd ; vous me prenez donc pour une causeuse, puisque vous n'avez pas voulu que je scûsse ce que vous avez dit à ma mere ? Elle dit qu'elle s'en va pour vous chez son Notaire, & puis delà à la Paroisse ? Est-ce pour un mariage ?

A ce mot de mariage, Mademoiselle Haberd rougit, sans scavoir que répondre. C'est pour un Contrat, dis-je en prenant la parole, & il faut même à cause de cela, que j'écrive tout-à-l'heure une lettre qui presse : ce que je dis exprès, afin que la petite fille nous laissât en repos ; car je sentois que la présence pesoit à Mademoiselle Haberd, qui ne pouvoit revenir de la surprise où la jettoit la conduite étourdie de la mere.

Et sur le champ je cherchai du papier

pier, & me mis en effet à écrire à mon pere: Mademoiselle Haberd faisoit semblant de me dicter tout bas ce que j'écrivois; de façon qu'Agathe fortit.

Toute indiscrette qu'étoit la mere, elle nous servit pourtant à merveilles. En un mot, toutes les mesures furent prises, nous eumes le sur-lendemain un ban de publié. L'après-midi du même jour nous allâmes chez le Notaire, où le contrat fut dressé: Mademoiselle Haberd m'y donna tout ce qu'elle avoit, pour en jouir pendant ma vie. Le consentement de mon pere arriva quatre jours après, & nous étions à la veille de nos nôces secretes, quand pour je ne sçai quoi, dont je ne me ressouvians plus, nous fûmes obligés d'aller parler à ce Prêtre de la connoissance de nôtre Hôteffe. C'étoit lui qui devoit nous marier le lendemain, c'est-à-dire, pendant la nuit, & qui s'étoit même chargé d'une quantité de petit détails, par consideration pour nôtre Hôteffe à qui il avoit quelque obligation.

Ce fut Mademoiselle Haberd, qui donna, le soir, à souper à celle-ci, à sa fille, & à quatre témoins. On étoit  
con-

convenu qu'on sortiroit de table à onze heures ; que la mere & la fille se retireroient dans leur appartement ; qu'on laisseroit coucher Agathe, & qu'à deux heures après minuit, nous partirions nôtre Hôteffe, les quatre témoins de ses amis, Mademoiselle Haberd & moi, pour aller a l'Eglise.

Nous nous rendîmes donc sur les six heures du soir à la Paroisse, où devoit se trouver cet Ecclesiastique à qui nous avions à parler ; il étoit averti que nous viendrions, mais il n'avoit pû nous attendre, & un de ses confreres nous dit de sa part ; qu'il se rendroit dans une heure ou deux chez nôtre Hôteffe.

Nous nous en retournâmes, & nous étions prêts de nous mettre à table, quand on nous annonça l'Ecclesiastique en question, qu'on ne nous avoit pas nommé, & à qui on n'avoit pas dit notre nom non plus.

Il entre. Figurez-vous notre étonnement ? quand au lieu d'un homme que nous pensions ne pas connoître, nous vîmes ce Directeur qui chez Mademoiselles Haberd avoit décidé pour ma sortie de chez elles.

Ma

Ma prétenduë fit un cri en le voyant, cri assez imprudent, mais ce sont de ces mouvemens qui vont plus vite que la réflexion. Moi j'étois en train de lui tirer une reverence que je laissai à moitié faite; il avoit la bouche ouverte pour parler, & il demeura sans mot dire. Nôtre Hôteffe marchoit à lui, & s'arrêta avec des yeux stupefaits de nous voir tous immobiles; un des témoins ami de l'Hôteffe, qui s'étoit avancé vers l'Ecclesiastique pour l'embrasser, étoit resté les bras tendus; & nous compositions tous le spectacle le plus singulier du monde. C'étoit autant de statues à peindre.

Notre silence dura bien deux minutes. A la fin, le Directeur le rompit; & s'adressant à l'Hôteffe: Madame, lui dit-il, est-ce que les personnes en question ne sont pas ici? (car il ne s'imagina pas que nous fussions les sujets de sa mission presente, c'est-à-dire, ceux qu'il devoit marier, cinq ou six heures après.) Hé, pardi, répondit-elle, les voilà toutes deux, Mademoiselle Haberd & Monsieur de la Vallée.

A peine put-il le croire: & effecti-

II. Partie.

G

ve-

vement il étoit fort singulier, que ce fût nous. C'étoit de ces nouvelles qu'on peut apprendre, & dont on ne se doute point.

Quoi ! dit-il, après avoir, un instant ou deux, promené ses regards étonnés sur nous, vous nommez ce jeune homme Monsieur de la Vallée, & c'est lui qui épouse cette nuit Mademoiselle Haberd ?

Lui-même répondit l'Hôtesse, je n'en sçache pas d'autre, & apparemment que Mademoiselle n'en épouse pas deux.

Ma future ni moi nous ne répondions rien; je tenois mon chapeau à la main de l'air le plus dégagé qu'il m'étoit possible; je souriois même en regardant le Directeur pendant qu'il interrogeoit notre Hôtesse: mais je ne souriois que par contenance, & non pas tout de bon; & je suis persuadé, que ma façon dégagée n'empêchoit pas que je n'eusse l'air assez sot. Il faudroit avoir un furieux fond d'effronterie, pour tenir bon contre de certaines choses, & je n'étois né que hardi, & point effronté.

A l'égard de ma future, sa contenance

ce

ce étoit d'avoir les yeux baissés, avec une mine qu'il seroit assez difficile de définir. Il y avoit de tout, du chagrin, de la confusion, de la timidité, qui venoient d'un reste de respect dévot pour ce Directeur; & sur le tout, un air pensif comme d'une personne, qui a envie de dire: je me moque de cela; mais qui est encore trop étourdie, pour être si résoluë.

Cet Ecclesiastique, après avoir jetté les yeux sur nous: Madame, dit-il en s'adressant à notre Hôteffe, cette affaire-ci mérite un peu de réflexion: voulez vous bien, que je vous dise un mot en particulier. Passons un moment chez vous, je vous prie; notre entretien ne fera que d'un instant.

Oüi-da, Monsieur, répondit-elle, charmée de se trouver de toute maniere un personnage si important dans l'aventure: Mademoiselle, ne vous impatientez pas, cria-t-elle à Mademoiselle Haberd en partant, Monsieur dit que nous aurons bien-tôt fait.

Là-dessus elle prend un flambeau, sort avec l'Ecclesiastique, & nous laisse ma future, ceux qui devoient nous ser-

vir de témoins, & qui ne témoignèrent rien, Agathe, à qui on avoit tout caché, & moi dans la chambre.

Monsieur de la Vallée, me dit alors un de nos témoins, qu'est-ce que cela signifie ! Est-ce que Monsieur Doucin, parlant du Prêtre, vous connoît ? Oüi, lui dis-je, nous nous sommes rencontrés chez Mademoiselle.

Ha, ha ! vous vous mariez donc ? dit Agathe à son tour. Hé mais, pas encore, comme vous voyez, répondis-je.

Et jusques-là pas un mot de la part de Mademoiselle Haberd : mais pendant son silence, sa confusion se passoit, l'amour reprenoit le dessus, & la débarraffoit de tous ces petits mouvemens qui l'avoient d'abord déconcertée : Et il n'en fera ni plus, ni moins, dit-elle, en s'affoyant courageusement.

Scavez-vous, lui dit un de nos témoins, l'ami de l'Hôteffe, ce que Monsieur Doucin va dire à Madame Dalain ? ( c'étoit le nom de notre Hôteffe. ) Oüi, Monsieur, lui répondit-elle, je m'en doute, mais je ne m'en soucie guere.

C'est un fort honnête homme, un  
saint

saint homme, que Monsieur Doucin au moins, dit la malicieuse Agathe; c'est le Confesseur de ma tante. Hé-bien? Mademoiselle, je le connois mieux que vous, dit ma future, mais il n'est pas question de sa Sainteté; on le canonisera, s'il est si saint. Qu'est-ce que cela fait ici?

Oh! ce que j'en dis, reprit la petite friponne, n'est que pour montrer l'estime que nous avons pour lui; car du reste, je n'en parle pas: ce ne sont point mes affaires. Je suis fâchée de ce qu'il ne se comporte pas à votre fantaisie: mais il faut croire, que c'est apparemment pour votre bien; car il est si prudent!

A ces mots, la mere rentra. Vous revenez sans Monsieur Doucin? dit nôtre témoin; je pensois qu'il souperoit avec nous.

Oui souper! répondit, Madame Dailain; Vraiment, il est bien question de cela! Allons allons, il n'y aura point de mariage cette nuit non plus, & s'il n'y en a point du tout; ce sera encore mieux: Soupçons, puisque nous y voilà. C'est un bon cœur que ce Mon-

G 3                    fleur



fieur Doucin, & vous lui avez bien obligation, Mademoiselle, dit-elle, à ma future; on ne sçauroit croire combien il vous aime toutes deux votre bonne sœur & vous: le pauvre homme! Il s'en va presque la larme à l'œil, & j'ai pleuré moi-même en le quittant, je ne fais que d'essuier mes yeux. Quelle nouvelle pour cette sœur! Mon Dieu! Qu'est-ce que c'est que Nous?

A qui en avez vous donc, Madame, avec vos exclamations? lui dit Mademoiselle Haberd. Oh! rien, reprit-elle; mais me voilà bien ébaubie! Passe pour se quitter toutes deux, on n'est pas obligé de vivre en semble, & vous ferez aussi bien ici: mais se marier en cachette; & puis ce Pont-Neuf où l'on se rencontre; un mari sur le Pont-Neuf! Vous qui êtes si pieuse, si raisonnable, qui êtes de famille, qui êtes riche, Oh! Pour cela, vous n'y songez pas: je n'en veux pas dire d'avantage, car on m'a recommandé de ne vous parler qu'en secret; c'est une affaire qu'il ne faut pas que tout le monde sçache. Et que vous apprenez pourtant à tous le monde,

de, lui repondit Mademoiselle Haberd,  
d'un ton de dépit.

Non, non, reprit la discrète Alain,  
je ne parle que de rencontre sur le Pont-  
Neuf, & personne ne sçait ce que  
c'est; demandez plutôt à ma fille, & à  
Monsieur, ajouta-t-elle en montrant  
notre témoin, s'il y comprennent quel-  
que chose? Il n'y a que vous & ce  
garçon qui y étoit avec vous, qui m'en-  
tendiez.

Oh! Pour moi, je n'y entends rien  
dit Agathe, sinon que c'est sur le Pont-  
Neuf que c'est fait la connoissance de  
Monsieur de la Vallée & vous, & voi-  
là tout.

Encore n'y a-t-il que six jours, re-  
prit la mere, & c'est de quoi je ne dis  
mot. Six jours! s'écria le témoin:  
Oùi six jours, mon voisin: mais n'en  
parlons plus, car aussi bien vous ne  
sçauriez rien de moi; il est inutile de  
m'interroger, il suffit que nous en cau-  
serons, Mademoiselle Haberd & moi.  
Mettons nous à table, & que Mon-  
sieur de la Vallée s'y mette aussi,  
puisque Monsieur de la Vallée y a. Ce  
n'est pas que je méprise personne affu-

rément ; il est bon garçon & de bonne mine, & il n'y a point de bien que je ne lui souhaite, s'il n'est pas encore un Monsieur, peut-être qu'il le fera un jour ; aujourd'hui serviteur, demain Maître ; il y en a bien d'autres que lui qui ont été aux gages des gens, & puis qui ont eu des gens à leurs gages.

Monsieur de la Vallée aux gages des gens ! s'écria Agathe. Taillez-vous, petite fille, lui dit la mere ; de quoi vous mêlez-vous ?

Etoit-ce aux gages de Mademoiselle qui est presente ? dit alors notre témoin. Eh ! Qu'importe, répondit-elle, laissons tout cela, mon compere, à bon entendeur ; salut : C'est aujourd'hui, Monsieur de la Vallée, on vous le donne pour cela, prenez-le de même & mangeons.

Comme vous voudrez, reprit-il : mais c'est qu'on aime à être avec les gens de sa sorte ; au surplus, je ferai comme vous, commere ; on ne sçauroit faillir en vous imitant.

Ce petit dialogue au reste, alla si vite, qu'à peine eûmes nous le tems de nous reconnoître, Mademoiselle Ha-  
berd

berd & moi ; chaque détail nous affommoit , & le tems se passe à rougir en pareille occasion. Imaginez vous ce que c'est que de voir toute notre histoire racontée article par article, par cette femme qui ne devoit en parler qu'à Mademoiselle Haberd ; qui se tuë de dire, je ne dirai mot, & qui conte tout, en disant toujourns qu'elle ne contera rien.

Pour moi j'en fus terrassé, je restai muet, rien ne me vint, & ma future n'y sceut que se mettre à pleurer en se renversant dans le fauteüil où elle étoit assise.

Je me remis pourtant au discours que tint notre témoin, quand il dit qu'on aimoit à être avec les gens de sa sorte.

Cet honnête convive n'avoit pas une mine fort imposante, malgré un habit de drap neuf qu'il avoit pris, malgré une cravatte bien blanche, bien longue, bien empesée & bien roide, avec une perruque toute neuve aussi, qu'on voyoit que sa tête portoit avec respect & dont elle étoit plus embarrassée que couverte, parce qu'apparemment elle n'y étoit pas encore familiarisée, & que cette perruque

que n'avoit peut être servi que deux ou trois Dimanches.

Le bon homme, Epicier du coin comme je le scûs après, s'étoit mis dans cet équipage là pour honore notre mariage, & la fonction de témoin qu'il y devoit faire; je ne dis rien de ses manchettes, qui avoient leur gravité particuliere, je n'en vis jamais de si droites.

Eh ! Mais vous, Monsieur, qui parlez des gens de votre sorte, lui dis-je, de quelle sorte êtes vous donc? car le cœur me dit que je vous vaux bien, hormis que j'ai mes cheveux, & vous ceux des autres. Ah ! Oüi, dit-il, nous nous vallons bien, l'un pour demander à boire, & l'autre pour en apporter: mais ne bougez, je n'ai pas de soif. Bon soir, Madame d'Alain, je vous souhaite une bonne nuit Mademoiselle. Et puis voilà notre témoin forti.

*Fin de la deuxième Partie.*

5

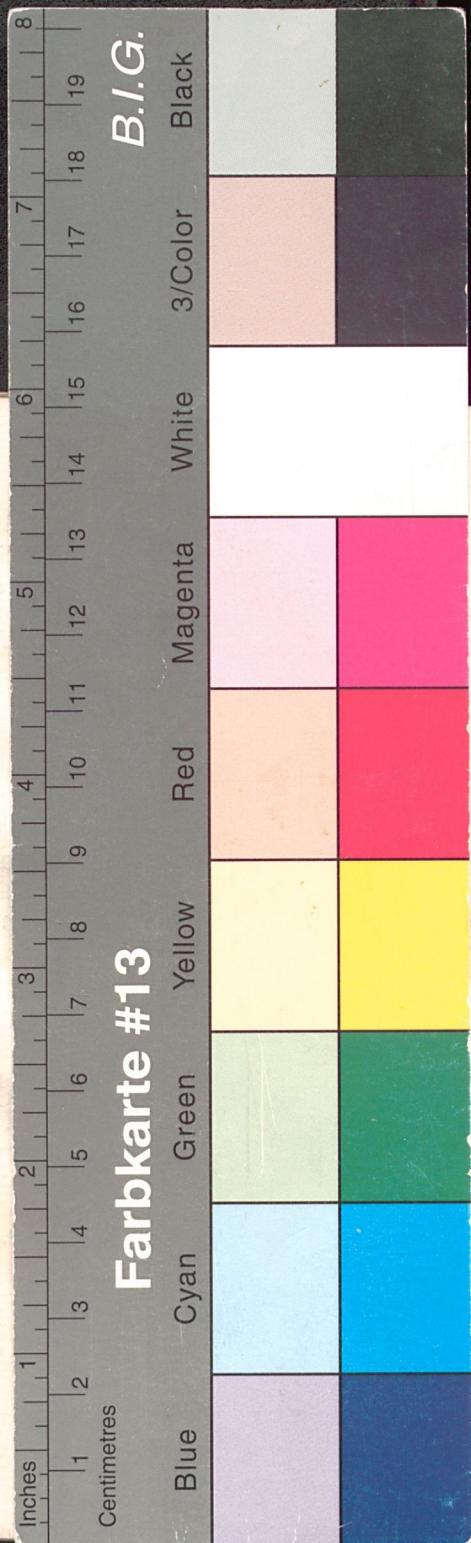
ALB = 106 154

2599 265

I 2 4103 4







LE PAYSAN  
PARVENU,  
OU  
LES MEMOIRES  
DE M \* \* \*.

*Par M. DE MARIVAUX.*  
*SECONDE PARTIE.*



*A LA HAYE,*  
Chez C. ROGISSART & Sœurs.  
*M D C C X X X I V.*